

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142, Rue Montmartre, Paris

HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 50 centimes

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

SOMMAIRE

Pour les travailleuses, contre le féminisme (Boris Souvarine). — Les nouveaux aspects du front unique (D. Renoult). — Lénine et les contemporains (Manouïlsky). — Lénine théoricien (A. Thalheimer). — Les Lettres de Lénine à Maxime

Gorky (L. Kamenev ; N. Lénine (Oulianov). — Le « Cours Nouveau » du Parti bolchevik : Contre le fractionnisme (Pravda). — Sur les paysans russes (L. Trotsky). — L'opinion des militants. — A la veille de la Révolution (A. Chliapnikov).

POUR LES TRAVAILLEUSES, CONTRE LE FÉMINISME

La « Journée internationale des femmes » et l'approche des élections donnent un caractère d'actualité à la question du vote féminin. Il reste encore dans notre propre parti pas mal d'illusions à ce sujet. Aussi croyons-nous utile de publier ici la réponse de notre camarade Souvarine à une enquête féministe et qui formule un point de vue communiste sur la question.

Les communistes ne voient en principe aucun intérêt à la conquête du bulletin de vote par « la Française », pas plus que par « le Français », par « la femme » pas plus que par « l'homme ».

Ces dénominations sont absolument dépourvues de contenu social. Elles n'ont aucune signification dans un ordre d'idées politique. On peut différencier l'humanité au moyen de critères nationaux, ethniques, physiologiques, linguistiques, etc., selon les problèmes à résoudre ; mais quand il s'agit de donner la réponse à une question politique, les communistes déterminent leur opinion suivant le rôle joué dans la société par la catégorie d'individus mise en cause : en d'autres termes, ils se placent d'un point de vue de classe.

Sous cet angle, nous considérons que, seuls, ont le droit légitime d'user du bulletin de vote les travailleurs, hommes ou femmes, qui n'exploitent pas le travail d'autrui. Nous ne faisons aucune distinction de sexe parmi les prolétaires. Et nous jugeons illégitime le droit des parasites ou des exploités, hommes ou femmes, au bulletin de vote, c'est-à-dire à l'exercice du pouvoir politique.

Il n'y a donc pas pour nous de « question de la femme » : il n'y a qu'une question sociale. Nous résolvons cette prétendue question

comme Marx tranchait la « question juive » : en l'incorporant à la lutte des classes, au conflit social auquel la révolution prolétarienne peut seule mettre un terme.

Dans nos organisations politiques, nous ne connaissons ni hommes ni femmes, mais seulement des adhérents, des camarades, égaux en droits et en devoirs, dont la sélection n'est due qu'aux capacités, au travail, au dévouement. Nous luttons pour établir le même régime dans la société elle-même.

La République fédérative des Soviets est le seul Etat qui ait donné une solution juste à ce qu'on appelle dans les autres pays le problème de la femme. Le régime politique y est fondé sur le droit exclusif des travailleurs — sans distinctions d'origine, de race, de nationalité ou de sexe — à exercer la puissance publique. Quant aux rapports juridiques, ils sont établis sur l'égalité de tous les citoyens sans exception, c'est-à-dire de tous les habitants.

Cela ne signifie pas que les communistes ferment les yeux sur la nécessité d'une protection spéciale due aux femmes, soit en considération de la maternité, soit en raison des traditions et habitudes de servitude dont le prolétariat féminin ne pourra se débarrasser qu'au cours de longues années. En Russie, l'organisation soviétique tend précisément à délivrer les femmes travailleuses des charges du ménage, de la cuisine, et à alléger dans toute la mesure possible celles de la maternité. C'est dire que notre conception n'est nullement rigide, mécanique, mais au contraire qu'elle s'assimile la nécessité de tenir compte de certaines conditions de fait.

Et c'est aussi la raison pour laquelle, tout en affirmant le principe du droit de vote donné **exclusivement** aux travailleurs n'exploitant pas le travail d'autrui, hommes ou femmes, nous sommes partisans en France d'étendre aux « femmes » le droit de vote dont jouissent les « hommes ». Nous savons que le droit que nous préconisons ne sera instauré que par la révolution prolétarienne. Nous cherchons à créer les meilleures conditions politiques possibles au mouvement révolutionnaire. Et de même que nous défendons le « suffrage universel », (que nous jugeons injuste dans son sens démocratique bourgeois) comme un progrès politique sur les systèmes censitaires, — nous sommes au premier rang pour demander l'extension aux femmes du « suffrage universel », en attendant de pouvoir réformer complètement le « suffrage universel », de pouvoir le transformer en un suffrage universel de travailleurs et des travailleuses.

Le suffrage universel, dans la société capitaliste, est une fiction, une duperie. Il n'y a pas égalité de droits politiques en fait entre les possédants et les dépouillés. La catégorie sociale qui détient les richesses, infime par le nombre, possède tous les moyens d'asservir idéologiquement l'innombrable catégorie des déshérités : la science, la presse, la littérature, l'école, l'église, etc. La minorité au pouvoir dispose de moyens d'influence qui feront toujours voter la majorité dominée contre ses propres intérêts. C'est pourquoi les changements profonds, réels, dans les rapports sociaux, ne s'accomplissent que sous une pression violente des exploités, jamais par le bulletin de vote ou le parlement. Le suffrage universel étant une duperie, il importe peu que le corps électoral soit doublé dans son effectif par l'extension du droit de vote à la moitié de la population qui en est encore privée. Dans la meilleure des hypothèses, cette réforme ne pourrait avoir d'autre effet que de laisser intacts les inconvénients et les avantages du fameux suffrage universel.

Si nous sommes partisans du droit de vote aux femmes, si nous inscrivons ce droit dans notre programme, si nous luttons pour l'imposer, c'est seulement pour affirmer l'égalité des sexes et pour favoriser l'éducation politique des femmes. Mais nous repoussons les illusions féministes qui attribuent au droit électoral des femmes la valeur d'un remède aux maux de la société.

Nous estimons que les féministes, qui font œuvre utile en combattant le préjugé barbare masculin, mènent une propagande dangereuse dans toute la mesure où elles suscitent, entretiennent ou alimentent ces autres préjugés que le suffrage universel, le parlementarisme, la démocratie, la collaboration des classes, et croyons dans la vertu réformatrice du vote féminin. Et nous combattons le féminisme à cause de ces illusions et préjugés néfastes,

nous nous efforçons de soustraire les travailleuses à son influence.

Quant au point de savoir si le parlement de la bourgeoisie française accordera bientôt le droit de vote aux femmes, il nous paraît qu'il l'accordera au moment où il jugera que le vote féminin est nécessaire pour renforcer la majorité bourgeoise légale. La bourgeoisie est évidemment appelée à recueillir le bénéfice immédiat d'une telle réforme, et si elle ne l'a pas encore accordée, c'est surtout parce qu'elle n'en avait jusqu'à présent nul besoin : (il y a aussi la sottise bourgeoise qui entre en jeu, la sottise de gens qui ne comprennent pas la portée de leurs gestes politiques, mais cela ne résisterait pas longtemps à l'intérêt bien compris de la bourgeoisie).

Le vote des femmes renforcera les partis de conservation sociale, cela ne peut faire de doute que pour l'observateur superficiel, incapable d'analyser la composition d'une force sociale mise en jeu. C'est seulement le prolétariat qui soutient le parti de la transformation sociale, le Parti Communiste : or, le prolétariat féminin proprement dit ne constitue qu'une faible partie de la population féminine ; d'après les statistiques de 1911, le nombre de femmes employées dans l'industrie et les transports s'élevait à 1.500.000 environ. La base même d'une influence politique féminine dans le sens de la révolution fait donc défaut. (Ceci remarqué sans tenir compte des arguments banals relatifs à l'influence de l'Église, à l'inexpérience politique, etc.)

Cette vérité marxiste est d'ailleurs illustrée par l'exemple des pays où le vote des femmes est en vigueur. Comme il n'existe nulle part de prolétariat féminin dont le contingent soit tel que les électrices exploitées l'emportent en nombre sur les autres, on n'a constaté nulle part une influence du vote féminin dans un sens révolutionnaire. Dans les nations où les femmes votent, le cours politique n'a été en rien modifié dans son orientation par l'introduction de la réforme.

Les féministes invoquent souvent des chiffres énormes marquant la progression des effectifs d'électrices dans les dernières années. Il n'empêche que la réaction soit maîtresse de tous les Etats, à l'exception de la République soviétique, que même le libéralisme bourgeois soit partout en retraite. Nous ne songeons nullement à établir là une relation de cause à effet. Mais nous disons simplement : le vote des hommes ne peut rien contre le fascisme, le vote des femmes non plus.

Quand les femmes françaises auront le droit de voter, on s'étonnera des obstacles qu'elles ont rencontrés pour l'obtenir. Car il n'y aura rien de changé... Il n'y aura quelque chose de changé que par un renversement violent du régime imbécile et odieux que nous subissons. Mais ceci est une autre histoire...

Boris SOUVARINE.

Les nouveaux aspects du front unique

Note du secrétariat du Parti. — *L'article ci-dessous ne représente pas l'opinion du Parti. La direction y fera, dans le prochain numéro du B. C. la réponse nécessaire.*

L'Exécutif de l'Internationale Communiste a consacré une importante étude à la tactique du front unique, aux résultats qu'elle a donnés, à la révision qu'il faut lui faire subir à la clarté des événements.

On sait quelle position nous occupâmes sur ce grave problème, à la fin de l'année 1921 (Congrès de Marseille) et durant l'année 1922 jusqu'au IV^e Congrès mondial. L'Internationale a prononcé. Tous les partis ou fractions de partis qui avaient élevé des critiques ou formulé des réserves se sont inclinés devant la décision souveraine du Congrès. La tactique du front unique est maintenue par l'Exécutif. Elle demeure la règle d'action des partis communistes. Mais, soucieux de l'appliquer le mieux possible, d'éviter pour l'avenir les erreurs qui ont été commises dans la première phase de mise en œuvre, l'Exécutif soumet la tactique du front unique à un nouvel examen. Il nous sera permis de constater que certaines de ses conclusions se rapprochent des observations que nous présentâmes, au moment même (Exécutif élargi de février 1922) où l'Internationale adopta la tactique en question.

Nous n'insisterons pas sur cette constatation pour le vain plaisir de montrer que les événements, pour une part, nous ont donné raison, mais parce qu'il est utile pour les communistes de se rendre un compte exact de la filiation vraie des idées et des tendances, dans les divers partis et dans l'Internationale. Il faut pour bien juger, par exemple, des événements récents d'Allemagne et d'Angleterre, se reporter à ces discussions de 1922, où, pour la première fois, le problème du front unique fut posé ; et c'est la claire analyse de la situation de nos divers partis, en tenant compte de l'influence exercée par les positions politiques antérieurement adoptées, qui permettra le mieux de résoudre demain les « crises » dont souffre l'Internationale.

Le Parti français, dans son dernier Congrès de Lyon, a rappelé par sa résolution sur la tactique, adoptée à l'unanimité, les thèses du III^e Congrès.

L'appel aux masses, la volonté de construire et de développer, de jour en jour, de grands partis communistes capables à la veille de la bataille décisive de réunir la majorité des travailleurs, la répudiation de tout esprit sectaire et « blanquiste », l'utilisation dans un but révolutionnaire des revendications les plus modestes des travailleurs, tels sont les grands principes qui animaient les thèses du III^e Congrès ; tels sont ceux que le Congrès de Lyon a rappelés et qu'il s'est engagé solennellement à mettre en œuvre pour corriger les défauts de l'action du Parti en 1923.

Lors de l'Exécutif élargi de 1922 qui vota le

front unique, le Parti français acceptait avec la même unanimité les thèses du III^e Congrès. Il acceptait de même le front unique dans la mesure où celui-ci avait pour objet de développer l'action communiste dans les masses, de les animer pour de vastes agitations de classes ; mais il exprimait ses craintes quant à la collaboration avec les chefs réformistes. Son souci, pour tout dire d'un mot, était de prendre toutes les précautions possibles pour que jamais, dans l'action, le mouvement ouvrier ne fût livré, par une imprudence des communistes, aux chefs social-démocrates, pour lesquels, dès cette époque, le passé réprouvait suffisamment de l'avenir.

Il est, je le sais, peu gracieux de se citer soi-même. Je dois pourtant, pour que chacun puisse bien juger, reproduire ici un passage essentiel de mon intervention à l'Exécutif élargi (séance du 25 février 1922).

En ce qui concerne les décisions du 3^e Congrès, le Parti communiste français, après les avoir votées avec l'unanimité des délégués au Congrès mondial, s'est scrupuleusement efforcé de les appliquer. Nous nous sommes efforcés de faire appel aux plus larges masses prolétariennes, de leur proposer des buts d'action précis. Par exemple, pour la défense de la loi de huit heures, pour la lutte contre l'impôt sur les salaires, pour la défense des salaires eux-mêmes, contre l'offensive patronale généralisée dans le monde et qui se fait sentir avec une acuité particulière aujourd'hui.

Nous pouvons donc dire que nous sommes parfaitement en règle, dans le Parti Communiste français, avec les décisions du Troisième Congrès de l'Internationale. Ce n'est pas du bout des lèvres, ce n'est pas avec des réticences que nous avons accepté la tactique de l'appel aux masses. Non seulement nous l'avons acceptée, mais nous nous sommes efforcés, dans la plus large mesure possible de la mettre en pratique. Mais aujourd'hui la question se pose sous un jour tout différent, et le problème apparaît sous deux formes bien distinctes.

Tantôt, en effet, on nous dit, paraphrasant les décisions du Troisième Congrès, qu'il s'agit de développer cet appel aux masses pour des actions précises et déterminées, qu'il s'agit de soulever, en mettant en valeur des revendications immédiates, la grosse foule des travailleurs, des ouvriers, et de toucher même les ouvriers les plus inconscients de leur devoir de classe. Et tantôt on nous dit qu'il s'agit d'établir, dans des formes qui ne sont pas bien encore précisées, des accords temporaires et partiels avec les chefs discrédités des partis social-démocrates ou des syndicalistes-réformistes (1).

Je sais bien que notre camarade Zinoviev nous a dit hier que cette distinction entre l'appel aux masses et l'accord avec les chefs des partis social-démocrates ou syndicalistes-réformistes est un argument de peu de consistance. Pour notre part, nous considérons au contraire que c'est le point difficile du problème.

Aujourd'hui, l'Exécutif de l'Internationale, examinant la situation allemande, après l'échec d'octobre, arrive aux conclusions suivantes :

Ces circonstances nous conduisent à revoir la tactique du front unique en Allemagne. « Rien de commun

(1) Depuis, la situation syndicale s'est modifiée en France. Nous espérions alors une rapide absorption des forces ouvrières par la C.G.T.U. Celle-ci, pour reconstituer l'unité syndicale indispensable, a d'ailleurs fait vainement appel aux chefs. Cette unité ne sera réalisée que sous la pression des masses et selon toute vraisemblance, par l'action des Conseils d'usine.

avec les salariés de la dictature blanche ! » Voilà ce que les communistes allemands se représentent déjà clairement et ce qu'ils doivent proclamer devant tout le prolétariat allemand.

Mais les chefs de la social-démocratie de gauche sont plus dangereux encore que ceux de droite ; ils symbolisent la dernière illusion des ouvriers trompés, ils sont pour ainsi dire la dernière feuille de vigne sous laquelle se cache la honteuse politique contre-révolutionnaire de Severing, de Noske et d'Ebert.

Le Parti communiste allemand refuse d'entrer en pourparlers, quels qu'ils soient, non seulement avec le Comité central du Parti social-démocrate, mais aussi avec les chefs de la gauche, tant qu'ils n'auront pas tout au moins le courage de rompre ouvertement avec la bande contre-révolutionnaire qui s'est installée au Comité central de leur parti.

Maintenant, la tactique du front unique en Allemagne se formule ainsi : « l'union par en bas ».

Déjà, dans les premières thèses du Comité Exécutif de l'I. C. de décembre 1921, il était dit :

« Comme contre-poids au jeu démocratique des chefs mencheviks, les bolcheviks russes ont proclamé le mot d'ordre : l'union par en bas. C'est-à-dire l'union des masses ouvrières elles-mêmes dans la lutte pratique pour les revendications révolutionnaires des ouvriers contre les capitalistes. La pratique a montré que c'était la seule véritable réponse. Et le résultat de cette tactique, qui s'est d'ailleurs modifiée selon les circonstances de temps et de lieu, a été qu'une partie considérable des meilleurs ouvriers mencheviks ont passé graduellement au communisme. »

Le Parti communiste allemand doit être capable d'appliquer ce mot d'ordre d'unité de front par en bas. Les rangs des ouvriers restés fidèles jusqu'ici aux social-démocrates sont travaillés par une fermentation inconnue jusqu'ici. Ils voient la banqueroute de leurs chefs et cherchent de nouveaux chemins. Il n'y a donc aucune raison de se dérober à des pourparlers et à des conventions locales avec les ouvriers social-démocrates, surtout où nous aurons devant nous des prolétaires honnêtes, prêts à montrer à l'œuvre leur dévouement à la révolution.

Les organes du front unique : les Comités de fabriques et d'usines, les Commissions de contrôle et les Comités d'action doivent être réunis entre eux en un réseau étroit et compact, de façon à se transformer finalement en un appareil de centralisation et de Gouvernement, de façon à incarner l'action prolétarienne pour la conquête du pouvoir.

« L'union par en bas », « l'appel aux masses » sans et contre les chefs social-démocrates, avec des mots différents, c'est la même formule.

« Il faut revoir la tactique du front unique en Allemagne », dit l'Exécutif.

Certes, l'Allemagne étant de toutes les nations occidentales, celle qui présente la situation la plus révolutionnaire, c'est pour elle d'abord qu'il importe de mettre au point cette tactique.

Mais le problème est international et il n'est pas besoin de chercher beaucoup pour trouver, par exemple, qu'une mauvaise application du front unique a donné des résultats fâcheux en France et en Angleterre.

Après l'Exécutif élargi de février 22, on se lança à fond dans la tactique de l'entente avec les chefs. Nous étions à la veille de la Conférence de Gênes. L'Exécutif voulait essayer d'une démonstration internationale. Nous préconisions un grand effort de tous les partis affiliés pouvant aller là où l'organisation était assez forte jusqu'à la grève générale, et devant, en tout cas, mobiliser les travailleurs pour des manifestations dans la rue, de grands meetings, etc. On préféra la réunion des Exécutifs des trois Internationales (il y avait encore, à cette époque, une Internationale 2 1/2).

Et ce fut la Conférence de Berlin qui élut le fameux Comité des Neuf. Je n'insiste pas. Il serait pourtant intéressant de rappeler, en particulier, comment Frossard, qui y participa silencieusement, se servit des décisions de ce Comité pour exciter les camarades de France contre le front unique et aggraver la crise qui se dénoua au IV^e Congrès. Mais il ne faut pas oublier ce « moment » du front unique, si l'on veut comprendre toute la valeur des décisions de l'Exécutif que j'ai citées plus haut, ni omettre de rappeler que notre grand Lénine blâma très nettement les concessions qui furent faites alors à Vandervelde.

Après le Comité des Neuf — et malgré le résultat négatif de celui-ci — le « front unique par en haut » restait nécessairement à l'ordre du jour. Il s'exprima, en Allemagne, par la tactique « de la lettre ouverte » et par des tentatives réitérées pour la constitution, avec les social-démocrates, de « gouvernements ouvriers ».

Pour ne pas allonger cet article par des citations nouvelles, je me bornerai à rappeler brièvement que j'apportai, à l'Exécutif de février 1922, sur ces deux points des observations dont les événements actuels n'ont pas diminué la valeur.

Nous estimions la tactique de la lettre ouverte inopérante dans la plupart des cas. Nous pensions, en outre, qu'elle risquait de réduire l'action pour le front unique à une répétition mécanique et sans portée politique. Ces inconvénients se sont manifestés de la façon la plus évidente en France et j'y reviendrai.

Quant au gouvernement ouvrier, nous disions qu'il doit s'appuyer sur les organismes de base de la classe ouvrière (conseils d'usine, syndicats, coopératives, groupements des paysans pauvres). Nous insistions sur les graves dangers que pouvait présenter un gouvernement ouvrier à base exclusivement parlementaire pour le développement de la révolution. Dès cette époque une certaine collaboration parlementaire existait en Saxe et en Thuringe entre communistes et social-démocrates. Nous avons signalé les périls d'une situation dont l'évolution a abouti aux erreurs que l'Exécutif vient de relever avec tant de force.

Toute la critique de l'Exécutif porte sur le caractère trop exclusivement *politique* (au sens étroit de ce mot) de l'action des camarades allemands dans les événements de l'automne dernier. Il eût fallu, dit en substance l'Exécutif, se préoccuper moins d'entente avec les social-démocrates soi-disant de gauche et plus de travail direct dans les masses. L'épreuve de la grève générale était indispensable pour mesurer la force défensive et offensive des travailleurs en Saxe et dans le Reich. L'Exécutif a bien raison de le dire. Si la grève générale avait réussi, comme pour la chute de Cuño, le mouvement était bien lancé. Dans le cas contraire, l'avertissement était assez clair pour qu'on évitât de tomber dans le piège des social-démocrates.

On ne saurait trop, à mon avis, insister sur cette conclusion de l'Exécutif relative à la grève

générale comme préface indispensable à l'action révolutionnaire. Tous les Partis communistes doivent en faire leur profit.

Si nous acquiesçons aux critiques adressées par l'Exécutif au Parti allemand qui, depuis des années, doit faire face sans répit aux situations les plus tragiques, nous devons reconnaître que le Parti français, qui put agir dans des conjonctures moins redoutables, a le devoir de prendre pour lui les observations qui sont faites par la direction de l'Internationale.

« Le front unique par en bas », c'est-à-dire la pénétration réelle des masses par les mots d'ordre communistes, voilà une tâche qui s'impose plus que jamais à notre Parti.

Je le disais plus haut. Nous nous sommes bornés surtout en France à la tactique de la lettre ouverte. Ecrire une lettre à Paul Faure, qui ne répond pas, pour lui proposer une action commune quelconque, c'est vraiment facile et, si j'ose dire, c'est l'application même de la doctrine du moindre effort. La lettre partie, on est en règle avec sa conscience. On pense à autre chose. Et puis, six semaines après, avec autant de succès, on recommence pour un autre objet. Il serait plus utile, mais aussi beaucoup plus difficile, d'organiser de grandes campagnes d'agitation populaire sur les problèmes d'actualité (vie chère, question du logement, désastre financier, ruine progressive des classes moyennes, etc.). L'année 1923 s'est écoulée sans qu'on vit à Paris, dans la situation où nous étions, une seule grande démonstration d'inspiration économique. Voilà qui est déplorable et chacun de nous peut, à ce sujet, faire son *mea culpa*. Mais il est certain que l'application purement mécanique de la tactique du front unique est la cause principale de cette désastreuse abstention.

Le Bloc ouvrier et paysan, qui n'est qu'une forme de la tactique du front unique, a été compris en France de la même façon, selon la méthode de « l'appel aux chefs », dont l'Exécutif dénonce aujourd'hui les dangers. Là encore ce fut la lettre ouverte. Le Congrès de Lyon tint même à en ajouter encore une à une série déjà longue. Nous pensons — et mon ami... dit au Congrès — qu'il eût été préférable de porter la question par l'initiative directe des fédérations et sections devant les travailleurs qui suivent encore les réformistes. L'opération était délicate. Elle réclamait un contrôle très sévère car, de bonne foi, des camarades peu expérimentés pouvaient commettre des fautes. Mais l'agitation, le trouble se répandaient ainsi chez l'adversaire ; le problème de conscience : Bloc des gauches ou Bloc ouvrier et paysan était posé devant chaque travailleur embrigadé chez les réformistes.

Nous devrions d'ailleurs, et le plus tôt possible, donner — ou rendre — au mot d'ordre du Bloc ouvrier et paysan toute sa valeur, toute sa portée générale. Ce mot d'ordre a été fâcheusement rétréci, au point d'apparaître seulement comme une formule d'action électorale. Les réformistes

s'y trompent. C'est bien naturel. Mais les communistes doivent, en toute occasion, donner son plein sens à la tactique du Bloc ouvrier et paysan. Celui-ci n'aurait pas été réalisé au cas (qui fut toujours invraisemblable pour les gens de bon sens) où les réformistes auraient accepté, pour tirer le meilleur parti d'une loi électorale de falsification, de former avec nous des listes communes. Mais il deviendra une réalité le jour où, sous l'action de propagande des communistes, les organisations des ouvriers et des travailleurs de la terre (conseils d'usine, syndicats, coopératives de consommation et de production agricole, etc.) seront largement développées à travers la France et s'uniront pour un effort commun. Nous allons avoir un Congrès intercorporatif des Conseils d'usines. Lorsque nous pourrons saluer le Premier Congrès des paysans de France et qu'il entrera en liaison avec l'organisation ouvrière, alors le Bloc ouvrier et paysan sera formé.

Nous en sommes loin ; mais là est le but. Action dans les masses ! Front unique par en bas !

On discute beaucoup entre communistes français de la valeur du mouvement travailliste anglais et de l'attitude que nous devons adopter à son égard. Les uns préconisent une critique objective, et même mesurée. D'autres demandent que, sans précaution de langage et impitoyablement, on signale toutes les trahisons de Mac Donald et de ses amis. Pour ma modeste part, je crois que nous avons tout avantage à dissiper, même brutalement, les illusions que de nombreux travailleurs français nourrissent à l'égard des chefs du *Labour Party*. Cette tactique me paraît s'imposer avec une force particulière au moment où les travailleurs peuvent se laisser aller à reporter sur le Bloc des gauches les espérances que les réformistes anglais leur ont inspirées.

Mais c'est un fait que l'attitude même de nos camarades anglais a gêné quelque peu la critique que nous pouvons faire des actes du gouvernement travailliste. Les communistes anglais ont été, aux élections dernières, les candidats du *Labour Party*. Leur action a été directement liée à la sienne. Je n'ai pas, à la fin de cet article, la prétention d'analyser en quelques phrases la situation anglaise qui est si complexe et si spéciale. Je veux dire seulement qu'en 1922 la question de l'affiliation sans conditions des communistes au *Labour Party* se posait déjà et que nous exprimâmes des craintes que les événements, hélas ! n'ont pas démenties.

La tâche de nos amis d'Angleterre est terriblement difficile. Mais tant qu'ils n'auront pas réussi à agir profondément dans les masses, sans et contre les chefs travaillistes, le communisme anglais n'aura pas conquis la place qui lui revient.

...Ainsi la révision de la tactique du front unique doit être faite à la lumière des expériences acquises dans tous les pays et selon les règles générales que l'Exécutif a fixées dans sa résolution.

Daniel RENOULT.

Lénine et les Contemporains

Bien des volumes ont déjà été écrits sur Lénine, et l'on en écrira encore beaucoup. L'Institut Lénine, à Pétrograd, compte actuellement environ un million de publications en toutes langues consacrées à Lénine ou au léninisme. Les biographes et les commentateurs étudieront, plus tard, les moindres détails de cette vie, si pleine et si riche, car l'histoire des peuples n'a pas encore connu d'homme ayant plus de droit d'être compte comme guide de l'humanité opprimée.

Nous, ses contemporains, qui avions le bonheur de vivre, de lutter et de travailler côte à côte avec Lénine, même nous, nous ne pouvons pas nous représenter toute l'énorme signification de cette figure de géant. Ce n'est qu'avec un certain recul, lorsque l'œuvre de la libération des travailleurs sera un fait accompli dans le monde entier que Lénine et le léninisme seront compris comme ils doivent l'être.

En nous quittant, Lénine est entré dans l'histoire avec la grande Révolution d'octobre ; mais la signification mondiale de Lénine ne s'incarnera dans la conscience de l'humanité qu'après la victoire définitive de la classe qui a placé Lénine à la pointe d'avant-garde de la lutte révolutionnaire.

Nous voyons déjà comment, sur la tombe de Lénine, la douleur du paysan de Riazan, du mineur du Donetz et du littoral de Kinechka s'harmonise avec la peine de l'ardent Napoléon, du pêcheur des fjords norvégiens, du descendant des communards de Paris, de l'Irlandais révolté, de l'Indou, du Nègre et du Chinois. Lénine n'était pas seulement le chef des travailleurs de notre pays ; il l'était aussi de tous les opprimés des cinq parties du monde. Le monde n'a encore jamais eu aucune personnalité sur laquelle se soient ainsi croisées les sympathies des travailleurs de toutes races et de toutes couleurs. L'humanité n'a jamais entrevu d'horizons aussi vastes que ceux que voyait Lénine.

Nous, marxistes, qui diminuons le rôle de l'individu dans l'histoire, nous nous rendons parfaitement compte que le rôle gigantesque de Lénine est inséparable de la lutte du prolétariat, que, sans le prolétariat poursuivant des buts universels, il n'y aurait pas eu de Lénine, comme il n'y aurait pas eu de chêne vigoureux dans une terre désertique.

A l'époque où Lénine commença sa carrière politique, le mouvement révolutionnaire russe avait bien des figures remarquables. Quelques-unes semblaient ne le céder à Vladimir Ilitch ni par la profondeur de la science marxiste, ni par la méthode dialectique dans l'étude des mouvements sociaux ; mais pas un seul n'a su s'élever au niveau d'un véritable chef populaire menant derrière lui des millions d'ouvriers et de paysans pauvres, pas un seul n'a su jouer le rôle réservé par l'histoire à Lénine.

Plekhanov, pour qui Lénine a gardé jusqu'à ses derniers jours un grand respect, fut un des hommes les plus érudits de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle, le théoricien le plus en vue de la II^e Internationale. Son rôle dans l'organisation de la social-démocratie russe

fut énorme. Mais la cécité de Plekhanov dépassait pas le cercle étroit de la théorie. Il fut le fondateur du marxisme russe, le major incontesté qui forma le parti, son meilleur orateur, mais il ne fut pas le chef des masses.

Plekhanov avait pu indiquer la voie et entraîner des milliers, des dizaines de milliers d'hommes ; Lénine en entraîna des millions. Plekhanov fut un penseur profond ; comme Socrate et Platon il put fonder une école, avoir des disciples ; il n'en resta pas moins un aristocrate raffiné de l'idée marxiste accessible seulement à de rares élus. Il pouvait faire sortir de sa tête une tactique de la classe ouvrière pendant la révolution et la présenter, avec des arguments brillants, sous une forme presque objective ; mais, si le mouvement révolutionnaire dépassait sa formule, il ne lui restait plus qu'à clamer sa colère : « Tant pis pour la révolution ! » Et, se croisant les bras, boudant la réalité, à rester à l'écart.

Lénine prenait la réalité comme elle était : la révolution n'était pas pour lui comme pour les hommes instruits, éduqués par la littérature des « nobles repentants », un mouvement humanitaire, sans effusion de sang. Il la comprenait comme la comprenaient et la faisaient plus de cent millions d'ouvriers et de paysans de notre pays, comme la destruction violente de la classe ennemie acharnée à se défendre, l'écrasement dans les flammes des vieux repaires féodaux. Au lieu de maudire contre le chaos, il le subordonnait aux exigences de l'évolution qui conduisait à la libération du travail. C'est pourquoi Lénine fut un marxiste au meilleur sens du terme, dénué d'illusions subjectives.

Chaque tâche que le Parti se donna, il la vérifia par l'expérience de millions d'hommes. La méthode marxiste était la boussole qui lui permettait de découvrir la direction exacte. Ce ne fut pas sur des idées préconçues, mais sur la réalité vivante qu'il basa la tactique révolutionnaire, sur le froid calcul des forces des classes en présence, sur la compréhension pénétrante des aspirations, des désirs, des idées des masses populaires.

Une vieille paysanne portant un fagot, rencontrée par hasard dans la forêt, et dont la conversation fut souvent citée par Lénine dans ses discours de 1917-1918, parlait plus à son cerveau et à son cœur que des volumes de savantes recherches sur la nature de la révolution. La camarade Kroupskaïa, dans son discours du 26 janvier, à la séance de deuil du 2^e Congrès de l'Union des Républiques Soviétistes, a donné la caractéristique suivante de Lénine : « Il n'y avait rien de livresque dans son marxisme : il consultait Marx pour chercher la réponse à des questions douloureuses, et il la trouvait. Ces réponses, il les portait aux ouvriers, non pas comme un magister orgueilleux, mais en camarade. Il ne parlait pas seulement ; il écoutait aussi ce que l'ouvrier lui disait. »

Oui, mieux que quiconque, Lénine a su, appliquant l'oreille contre la terre, écouter la pensée des ouvriers et des paysans, et, mieux que qui-

conque, il a su donner aux pensées éparées cachées en des profondeurs révolutionnaires une forme nette et claire également compréhensible et intéressante pour le savant d'Europe et pour le laboureur de Sibérie. Lisez attentivement les discours de Lénine ; réfléchissez sur ses articles, et devant vous apparaîtra la vigueur de son individualité.

Lénine n'enseigne pas ; il ne fait qu'exprimer ce qui erre obscurément dans la tête de beaucoup, il dit les pensées de millions d'hommes et les vôtres aussi, qui, jusqu'alors, se mouvaient confusément dans votre subconscience, et il vous semble étrange que des solutions aussi simples ne vous soient pas venues d'elles-mêmes à l'idée. Ici, dans cette simplicité géniale des solutions données aux problèmes les plus compliqués, git le charme de la logique de Lénine. Lénine fut un démocrate de la pensée, de la parole et de l'action. Voilà ce qui l'apparentait au peuple et a fait de lui son chef incontesté.

Un autre contemporain de Lénine, son camarade de combat pour la libération de la classe ouvrière, Martov, lui aussi, avait été richement doué par la nature. Mais quel sort tragique ! La grande Révolution d'octobre a passé à côté de lui, rejetant ce brillant publiciste comme un objet aujourd'hui inutile. Cette tragédie n'est pas personnelle à Martov : c'est celle de toute la petite bourgeoisie, dont Martov, révolutionnaire au siècle dernier, a servi, en fait, les intérêts dans la seconde période de sa vie.

Martov possédait la meilleure et les pures qualités des intellectuels russes des années passées. A côté d'une claire intelligence qui lui permettait de temps en temps de trouver des solutions justes, Martov en a les hésitations continuelles, les doutes, le scepticisme corrosif. Ce scepticisme lui a permis, au début de la guerre, d'enlever à la « dernière guerre » les oripeaux romantiques dont la couvraient les socialistes français. Ses articles contre la guerre lui valurent les félicitations de Lénine, qui se trouvait alors en Suisse. Mais dès qu'il lui faut aborder la partie positive de son programme, Martov s'écroule. En effet, le trait principal de son individualité, c'était la prédominance des facultés critiques, développées au détriment des vertus positives du chef.

Martov peut, à force de constructions cérébrales, trouver une solution approximativement juste, mais il manque de persévérance et de volonté dans l'exécution. Ses raisonnements produisent l'impression d'une gymnastique sans objet pratique, sinon d'occuper le cerveau. C'est une sorte de sport cérébral, dont aucune réalisation ne résultera. Le cas est fréquent chez les professionnels du travail intellectuel. Martov tient à la fois de l'Oblomov russe et de la bohème occidentale. Il est excellent comme contradicteur dans une discussion de club, il ne vaut rien comme entraîneur de foules à l'époque de la plus grande des révolutions. Oscar Blum, dans un livre assez médiocre sur les hommes de la Révolution russe, a, par exception, très bien dessiné le portrait de Martov :

« Le trait principal de cette individualité est qu'elle reste toujours à l'état potentiel. Ce qu'il a laissé ne présente pas grande valeur, étant composé de morceaux éparés. Ses œuvres sont des articles de journaux et des notes politiques. A qui les lit attentivement, il apparaît de suite que les possibilités y dépassent la réalisation. Ce mauvais sort le poursuit dans la politique. Il manque à cet homme la faculté de tirer des conclusions

pratiques et d'y persévérer. Sa politique possède le cerveau, mais non les nerfs. La volonté faiblit sitôt que le cerveau a trouvé la solution satisfaisante. »

Martov a pu être un critique de talent, un profond et brillant publiciste, il n'a pas été un guide des masses ; car, pour être un guide, il faut être pétri d'une autre pâte. Etre chef, c'est savoir concentrer toute sa volonté sur un but, saisir l'essentiel dans une situation complexe, écarter tout le reste, enfin, ayant compris les lignes principales d'un mouvement historique, aller droit sur la route choisie, sans regards en arrière, sans doutes ni hésitations. Etre chef, c'est savoir, dans la défaite et la panique, conserver la claire intelligence, la sûreté et la fermeté de la ligne ; c'est avoir en soi une réserve inépuisable d'enthousiasme révolutionnaire qui en impose aux masses.

Le chef ne doit avoir ni trouble, ni inquiétude, car son hésitation ou son indécision se transmettraient aux masses. Le chef n'est pas un acteur qui joue plus ou moins parfaitement, c'est l'incarnation de la sincérité révolutionnaire des masses. Il ne doit pas seulement brûler d'un enthousiasme intérieur, il doit savoir conserver son sang-froid et sa clairvoyance au moment de la victoire et de son ivresse : il ne doit pas seulement savoir entraîner la majorité, il doit aussi savoir être en minorité et aller contre le courant, risquer d'être lapidé par une foule furieuse et de périr, oublié et incompris. Le véritable chef n'est pas un héros éphémère, un parlementaire groupant, par une combinaison réussie, une majorité de hasard, un clown de la politique courant après l'illusion de la popularité, un demagogue sans principes, esclave de ses ambitions et flattant le peuple comme un courtisan ; le véritable chef, c'est l'homme qui dit la vérité, si amère qu'elle soit, qui sait éprouver cette vérité par l'expérience et, le cas échéant, retourner en sa faveur les masses, si contraires soient-elles à ses propres opinions.

Lénine, chef aujourd'hui reconnu de tous, chef incontesté de la majorité des travailleurs de notre République ouvrière, Lénine possédait justement toutes ces qualités. Grâce à elles, d'un parti illégal, persécuté, d'un parti « de révolutionnaires professionnels » que ses adversaires traitaient de blanquiste, il a fait une force inconnue jusqu'alors, mettant en mouvement des millions d'hommes et représentant leurs intérêts les plus essentiels.

Nous ne parlons pas du Lénine d'après la victoire. Nous voyons, après sa mort physique, s'incliner sur sa tombe des ennemis, hier encore prêts à le mettre en pièces. Après qu'il Lénine a gouverné six ans dans le premier Etat de la dictature du Travail et l'a conduit à travers d'innombrables dangers, la presse bourgeoise est prête à l'encenser comme un des hommes les plus remarquables de notre époque. Ces dithyrambes tardifs nous touchent peu. Les jeunes générations de notre parti, qui ont connu Lénine comme le triomphateur d'Octobre, doivent, pour comprendre la source de sa grandeur, se rappeler le temps où Lénine n'était qu'un membre d'un groupe d'amis et de disciples — la fraction bolcheviste.

Lénine a dû rompre avec les autorités reconnues du Parti, avec les hommes qui personnifiaient toute une période du mouvement révolutionnaire. Les coups impitoyables de Lénine semblaient à beaucoup des maladresses ou des sacrilèges. On lui prédisait l'isolement, on l'appelait dictateur, briseur de l'unité du mouvement ouvrier. Lénine poursuivait son chemin, en guerre contre tous. Lepechinsky raconte dans ses *Mé-*

moires un de ces épisodes se rapportant à l'époque de la rupture de Vladimir Ilitch avec l'Iskra. De l'autre côté sont restés ceux à qui Lénine fut lié par des années de travail révolutionnaire, Plékhanov, Axelrod, Vera Zassoulitch, etc... Ceux qui n'ont pas vécu cette période ne peuvent que difficilement s'imaginer l'impression produite par cette révolte de Lénine contre les fondateurs du groupe de l'*Émancipation du Travail*. Beaucoup voyaient là un sacrilège, une discorde personnelle dans les rangs du Parti. En réalité, il y a vingt ans, Lénine prévoyait déjà l'évolution du menchevisme, contre lequel il a eu à lutter toute sa vie, non plus seulement en Russie, mais dans le monde.

La guerre européenne a placé tout le mouvement révolutionnaire dans la situation qui existait en Russie en 1903-1904. En 1904, le monde chancela, enivré de poudre et de sang ; en quelques jours, le capitalisme transforma l'humanité en une bête furieuse. Les partis socialistes se firent les doctrinaires de cette folie collective. Les chefs de la II^e Internationale, pour justifier quelque peu la catastrophe et contenter les hommes qui, pour la supporter, avaient besoin d'un mythe idéologique, imaginèrent la légende de « la guerre pour le droit et la justice », de la guerre « libératrice des nationalités opprimées ». Lénine se débattait dans l'exil comme un lion captif. Ses proches seuls pourraient raconter la tragédie vécue par ce révolutionnaire, le plus grand parmi les grands. Lénine a vécu réellement, dans ces jours terribles de la guerre, la douleur et les pleurs des millions d'hommes transformés malgré eux à la fois en assassins et en chair à canon.

Tout était étouffé par le militarisme en furie ; l'horizon était couvert de nuages de plomb. Avec un petit groupe d'amis, Lénine commença une lutte implacable contre la II^e Internationale et pour l'organisation d'un parti bolchevik international. Au mythe socialiste de la « dernière guerre », il opposa, non pas la négation pure et simple de la guerre en général, non pas le pacifisme bélant du petit-bourgeois, mais un programme d'action révolutionnaire du prolétariat. Il lança le mot d'ordre de la guerre civile, que les chefs de la II^e Internationale regardaient comme une utopie ou une folie. De même qu'en 1903 il avait prévu le sort du menchevisme russe, il prévit en 1914 l'approche des terribles bouleversements où sombrerait le vieux monde.

Au Congrès de Paris, en 1889, Plekhanov avait donné une formule générale définissant, pour toute une époque de l'histoire, la destinée de la révolution et du mouvement ouvrier russes. Notre grand Parti n'oubliera jamais cet immense mérite de Plekhanov. Mais, en face de la guerre, ce marxiste, européen par ses façons de penser, de parler et d'écrire, n'a pas su comprendre les modifications profondes survenues depuis dix ans dans le capitalisme occidental. Il continua à répéter d'anciennes formules, à ressortir des mots d'ordre connus de tous, comme s'il s'acharnait à démontrer qu'il était incapable d'être le guide d'une nouvelle génération.

Trois jours de la guerre, Plekhanov a subitement ressenti le lien national qui le rattachait à la Russie, mais non pas à la Russie des paysans qui incendiaient les châteaux, brisant les statues, jetant bas les arbres séculaires des parcs seigneuriaux ; non pas à la Russie des ouvriers, reniant la « patrie » des fusillades de

janvier et des tueries de la Léna, et décidés à hisser le drapeau rouge sur le Kremlin, sur Londres, sur Paris et sur Washington, mais à la Russie de Biéliniski, de Gogol et de Nekrassov, ancêtres directs des partisans de la guerre jusqu'au bout.

Lénine, au contraire, véritable enfant des terres vierges populaires, révolté de la Volga devenu l'inventeur d'une nouvelle tactique révolutionnaire applicable à un pays aux trois quarts paysans, se montra plus européen que Plekhanov.

La révolution de 1917 avait trouvé notre fraction en minorité dans le Parti ; elle lui imposa la tâche compliquée de conquérir la majorité. Avec qui marcheront les paysans ? Avec les capitalistes et les grands propriétaires, avec la « démocratie » russe, ou bien avec la classe ouvrière ? Telle était la question posée par la révolution de 1917. De même qu'en 1903-1904, Tsereteli, Kerensky et Tchernov avaient accusé Lénine de briser l'unité de la démocratie et de tuer la révolution en lui imposant la « dictature de sa secte », on l'accusa encore de faire le jeu de la contre-révolution par sa politique de division. On lui prédit le sort de Robespierre. Lénine répondit par sa remarquable brochure : *Les bolcheviks garderont-ils le pouvoir ?* dans laquelle se reflète son génie pratique.

Cette brochure sera lue et relue par des centaines de militants de tous les pays, qui y chercheront des indications et des conseils dans les situations compliquées (1). La façon dont Lénine pose la question du pouvoir est conforme à la méthode employée par lui déjà contre le menchevisme.

La constance et l'unité des conceptions de Lénine tout le long de sa vie politique, voilà ce qui constitue « l'âme vive » du léninisme. Parmi les générations de révolutionnaires qui ont mené sous le tsarisme une lutte acharnée pour la libération de la classe ouvrière, il s'est trouvé pas mal de champions courageux. Mais beaucoup ont été sujets aux zigzags et aux erreurs ; d'autres ont suivi des « évolutions » compliquées : Axelrod a débuté par l'anarchisme et fini dans l'aile droite du menchevisme ; d'autres ne sont venus à Lénine qu'aux journées décisives d'octobre, après avoir perdu des dizaines d'années...

Il est douteux qu'on puisse jamais découvrir parmi les plus grandes figures une personnalité aussi entière, sculptée dans un seul bloc de granit. Lénine fut le guide inflexible destiné à mener les foules, et, comme tel, il entrera dans l'histoire.

MANOUILSKY.

(1) Cette brochure magistrale paraîtra prochainement en français, dans le recueil intitulé : *À la veille de l'insurrection*. — N.D.L.R.

G. ZINOVIEV

N. LENINE

Une brochure : 0 fr. 75

En vente à la Librairie de l'Humanité

LENINE THEORICIEN

I

L'œuvre de Lénine est d'une étendue, d'une profondeur, d'une portée telles qu'il faut un travail assidu et approfondi pour en mesurer toute la grandeur.

L'œuvre de Karl Marx est encore aujourd'hui, 41 ans après la mort du maître, loin d'être épuisée. Comme le montra Rosa Luxembourg, cette œuvre se rattache étroitement aux besoins qui se manifestent successivement aux diverses phases de la lutte de classe prolétarienne.

La classe ouvrière ne puise dans la théorie que ce dont elle a besoin, dans la phase actuelle de la lutte de classe. Elle ne peut se permettre le luxe de cultiver la théorie pour la théorie. La théorie marxiste aplanit cependant assez loin à l'avance les voies à la pratique de la lutte de classes et plus la théorie est profonde et logique plus elle devance la pratique.

Les relations entre la théorie et la pratique révolutionnaires sont naturellement loin d'être invariables ; leur caractère est dialectique. La pratique de la lutte de classes fécondée par la théorie, devient à son tour un terrain propice au développement de nouvelles conceptions théoriques.

On peut comparer les relations existant entre la théorie et la pratique révolutionnaires à celles qui s'établissent entre les sciences naturelles pures et les sciences appliquées.

Le génie mathématique d'un Gauss ou d'un Riemann, par exemple, avaient développé il y a longtemps les méthodes dont fit plus tard usage la théorie de la relativité. L'inépuisable arsenal théorique de Karl Marx a d'abord donné à la classe ouvrière les moyens de se créer une idéologie politique propre en se séparant de la bourgeoisie encore révolutionnaire à cette époque.

La classe ouvrière a ainsi pu se constituer consciemment en classe indépendante. La doctrine marxiste fournit plus tard les idées qui guidèrent la classe ouvrière dans une longue période de luttes parlementaires, de luttes économiques, de vaste organisation politique et syndicale. La théorie marxiste nous trace enfin — à grands traits généraux — les chemins et l'action révolutionnaire finale qui préparera l'avènement d'une société soviétiste dont les constructeurs s'inspireront eux aussi, des idées de Marx.

Rien ne prouve mieux l'incomparable génie de Marx que ces faits. A l'époque où la ligne de démarcation entre les révolutions bourgeoise et prolétarienne commençait à peine à se distinguer, au seuil de la période d'expansion de l'économie capitaliste et du pouvoir bourgeois, aux timides débuts de la lutte de classe prolétarienne, Marx sut esquisser à grands traits les directives essentielles de la lutte révolutionnaire finale et de l'édification qui suivra. Il devança de loin son époque, non point en édifiant un système philosophique basé sur la spéculation abstraite, mais en faisant l'analyse profondément réaliste de l'économie et de la politique capitaliste et des phénomènes de la lutte des classes.

Les théoriciens socialistes qui reprirent la succession de Marx dans la période parlementaire et

syndicale du développement socialiste, versèrent abondamment de l'eau dans le vin de la théorie marxiste... Ils puisèrent dans cette théorie ce qui leur semblait immédiatement utile ; ils perdirent de vue l'enseignement de Marx sur la révolution prolétarienne et ses formes concrètes. La théorie révolutionnaire de Marx devint entre leurs mains un instrument d'investigation historique, et non une arme destinée à être employée dans l'action révolutionnaire.

C'est alors que commence l'œuvre de Lénine. Et ce n'est pas par hasard. Sur le terrain fertile de la révolution russe en préparation, Lénine ressuscite la théorie marxiste enterrée par les épigones. Lénine enrichit des expériences de la lutte de classe prolétarienne de son époque.

L'idée de la dictature du prolétariat que les Kautsky avaient « oubliée » est pour ainsi dire redécouverte par lui. Pendant des dizaines d'années Lénine défend, dans d'incessantes controverses, la doctrine marxiste contre les interprétations fausses et plates des réformistes et des anarchistes. Son plus grand mérite sera cependant d'avoir donné des formes concrètes à la dictature prolétarienne sur la base des expériences et de l'œuvre créatrice du prolétariat russe, en apercevant le rôle véritable des soviets et en faisant en même temps le procès de la démocratie bourgeoise qu'il parvient par sa critique concrète à éliminer de l'idéologie ouvrière.

En ce sens, Lénine est vraiment un pionnier et un esprit créateur. Son œuvre est d'une portée universelle et sert d'exemple à la classe ouvrière de tous les pays où la révolution prolétarienne est à l'ordre du jour.

Un autre mérite de Lénine c'est d'avoir organisé la révolution dans les conditions pratiques de la Russie et, récemment encore, d'avoir formulé les principes de la politique du premier Etat prolétarien.

L'œuvre de Lénine a même dans ce domaine des traits d'une universalité qui lui confèrent la plus grande valeur internationale. Mais ici incombe à ceux qui veulent suivre les traces de Lénine le devoir de distinguer ce qui, de l'expérience russe, s'applique au mouvement ouvrier international et ce qui ne saurait s'y appliquer.

Personne n'a souligné avec plus d'insistance que Lénine la nécessité de distinguer entre les aspects internationaux et spécifiquement russes de la révolution d'octobre. Traduire Lénine du russe dans les langues de l'Europe occidentale n'est pas qu'un devoir littéraire et scientifique et ne peut être le devoir de particuliers. La révolution prolétarienne doit se charger de traduire Lénine, de manière à appliquer son enseignement aux situations de l'Europe occidentale et de l'Amérique, et plus tard à celles de l'Asie et de l'Afrique.

Il s'agit de développer et de déterminer avec précision ce que nous avons hérité de Lénine, vu les conditions de la révolution prolétarienne et les expériences de l'action des masses en Europe occidentale. C'est là le devoir de toute une génération. Pour l'accomplir jusqu'au bout il ne suffit

pas d'adopter à la lettre la doctrine de Lénine : il faut la développer, il faut en faire de nouvelles œuvres créatrices.

II

Chez Lénine, comme chez Marx, le révolutionnaire agissant, le praticien de la révolution est inséparable du théoricien. L'idée dominante de Marx fut, pendant toute sa vie, « de ne pas seulement comprendre le monde, mais de le changer ». Ce fut aussi la grande pensée de Lénine.

Née de la volonté révolutionnaire et de la profonde analyse dialectique des réalités sociales, la théorie marxiste est devenue la plus grande force vivante que l'histoire ait jamais connue. « La théorie devient force si elle réussit à faire la conquête des masses. » Marx fut sur ce point un disciple authentique de Hegel, le dernier et le plus grand des philosophes allemands.

Hegel, bien qu'idéaliste, ne fut point ce rêveur marchant dans les nuées qu'on aime souvent à représenter. Sa philosophie idéaliste cherchait le contact. Marx, lui, devait forger du matérialisme dialectique une puissante arme révolutionnaire. Cette philosophie a pu mieux que toute autre conquérir les masses, car elle est née de l'étude de leur vie même.

L'ascendant incomparable de Lénine sur les masses s'explique par la force élémentaire de la théorie révolutionnaire marxiste. Le secret de l'autorité puissante de Lénine, réside, comme chez Marx, dans l'identification complète du penseur et de l'homme d'action avec la révolution prolétarienne. Les moyens dont disposait Lénine à titre personnel étaient bien inférieurs à ceux qui sont à la disposition de n'importe quel chef d'Etat bourgeois.

III

Le succès peut-être le plus remarquable de Lénine fut de jeter un pont théorique entre la révolution paysanne et bourgeoise, d'une part, et la révolution prolétarienne socialiste d'autre part. Pour la Russie, Lénine a résolu ce problème avec la plus grande précision.

La solution qu'il lui a donnée en Russie a également une grande importance pour les autres pays d'Europe et pour l'Amérique, bien que le problème ne s'y présente nulle part sous la même forme qu'en Russie. Car la révolution paysanne en Russie n'a été en elle-même qu'un épilogue retardé des grandes révolutions paysannes de 1789 en France et 1848 dans le reste de l'Europe.

Ce qui est caractéristique pour la révolution paysanne en Russie, c'est sa coïncidence avec la révolution prolétarienne socialiste et, en général, avec le début de l'ère de la révolution mondiale. Cette circonstance lui donne une toute autre orientation que celle des révolutions paysannes qui se sont produites en corrélation avec les révolutions de la grande bourgeoisie. D'autre part, elle impose des limites d'un caractère historique, c'est-à-dire passager, à la révolution prolétarienne socialiste en Russie.

En Europe occidentale, l'existence de la propriété petite-bourgeoise est déjà une condition préalable de la révolution prolétarienne : en Russie elle en est la création. La définition du rôle de la révolution paysanne relativement à la révolution prolétarienne a surtout une importance colossale en ce qui concerne les peuples coloniaux qui se composent en majorité de paysans. Le

contact établi entre les révolutions prolétariennes en Europe et les révolutions nationales des peuples coloniaux compte parmi les œuvres les plus importantes de Lénine.

IV

La grandeur de Lénine, théoricien, a été d'unir la témérité révolutionnaire au réalisme le plus prudent. L'opportuniste et le socialiste « écectique » perdent dans le tourbillon des événements l'orientation révolutionnaire et deviennent des renégats. L'anarchiste et le syndicaliste ne sentent que trop souvent le sol de la réalité se dérober sous leurs pas. Le réaliste révolutionnaire que fut Lénine sut toucher, à la faveur des événements, le but.

Lénine n'a laissé obscurcir sa voie ni par ses propres formules ni par celles d'autrui. Il est resté également réfractaire à toute conception fautive de la réalité, à toute phraséologie bourgeoise à tout dogmatisme. Il a combattu aussi impitoyablement l'opportuniste que les déviations à gauche.

V

Lénine se réclamait du marxisme orthodoxe comme nous réclamons du léninisme. C'est dans l'esprit de la théorie révolutionnaire vivante et non dans sa lettre morte que nous sommes léninistes.

Le léninisme est devenu un mot d'ordre et un cri de guerre dans notre parti frère russe. Et, comme le parti russe, toute l'Internationale se groupe autour du drapeau du léninisme. Puisse-t-elle ne jamais oublier que le léninisme, comme le marxisme, est avant tout une méthode vivante et créatrice, unissant la plus grande témérité révolutionnaire à la plus profonde analyse des réalités.

VI

Le style de Lénine, écrivain, « c'est l'homme », c'est Lénine même. Ce style est d'une grande simplicité et d'une clarté absolue. Ce style est énergique, intentionnel, toujours adapté aux exigences du moment. Pas d'artifices oratoires, mais une logique impeccable au service d'une ardente passion révolutionnaire.

Le style de Lénine, écrivain et orateur, paraît au premier moment, avoir quelque chose d'étrange. Le lecteur ou l'auditeur étranger — c'est-à-dire d'Europe occidentale — est surpris. C'est le style d'un homme puissamment intuitif, qui à force de clarté, et par la répétition vigoureuse de ses idées centrales impose sa pensée à notre esprit, sans avoir recours aux habituels développements oratoires ou stylistiques.

A. THALHEIMER.

L'abondance des matières

nous oblige à renvoyer une fois de plus, au prochain numéro, des lettres et articles de nos camarades Guiliou, Borel, Ricu, M. Marty, etc.

Sans compter d'intéressantes études de Lounatcharsky, Losovsky, Trotsky, etc., qui traînent sur le marbre depuis des semaines.

Les lettres de Lénine à Maxime Gorky

L'Institut Lénine publiera prochainement un Recueil sur Lénine qui contiendra, entre autres documents d'un très haut intérêt, 33 lettres de Lénine à son ami Maxime Gorky. Nous publions ici l'une de ces lettres (la 32^e) ainsi que la préface de Kamenev, précédant cette correspondance.

Amis ou ennemis, tous ceux qui prendront connaissance de ces lettres reconnaîtront qu'elles constituent le document le plus remarquable de notre remarquable époque. Beaucoup d'entre elles sont consacrées à des épisodes qui, comparativement aux événements que nous avons traversés depuis, lors, peuvent sembler secondaires ou en tout cas dépourvus maintenant d'intérêt. Ces épisodes sont ou seront oubliés ; mais la réaction qu'ils provoquaient en Lénine restera un des éléments les plus importants pour la culture de la classe ouvrière.

Ceci parce que les incidents de la vie qui ont provoqué les lettres de Lénine y sont éclairés par la lumière concentrée d'une idée générale et conséquente jusqu'au bout, l'idée de l'émancipation révolutionnaire de l'humanité. A cette lumière, les faits isolés de la lutte journalière se fondent dans le courant général d'événements grandioses, acquièrent un sens et une portée historiques.

Dans les lettres de Lénine, il n'y a pas de mot solennel, pas de style relevé « d'homme historique » ; ces lettres sont simples, naturelles, souvent enjouées, toujours pratiques, écrites d'un trait, lumineuses ; de plus, en les lisant, on sent nettement la grandeur du travail, la puissance de l'énergie intellectuelle de Lénine, dont les lettres ne donnent qu'un reflet partiel.

On ne peut s'empêcher d'admirer la force, la précision, la clarté et la souplesse de cet esprit supérieur en voyant comment il pose et résout chacune des questions qui tombent dans son champ d'action, et l'on voit l'éclair du scalpel d'acier qui découvre à fond telle ou telle question complexe de la pensée humaine ou de l'histoire. Aucune confusion, aucune obscurité, aucune « beauté » extérieure, aucune phraséologie ; une précision extraordinaire de la pensée politique, une capacité étonnante de lier toute question de la vie courante aux principes fondamentaux d'une philosophie générale et aux tâches capitales d'une époque révolutionnaire.

Pour l'auteur de ces lettres, le mouvement ouvrier, la construction du parti ouvrier, ne sont pas quelque chose en dehors de lui, quelque chose à quoi il donne ses services et pour quoi il travaille ; il s'incorpore à son œuvre ; il lui est organiquement, physiologiquement impossible en quelque sorte de séparer l'appréciation personnelle « subjective » de l'appréciation formulée du point de vue de la marche du mouvement mondial du prolétariat ; dans la personnalité de Lénine, ces deux appréciations se fondent en une unité indissoluble.

Jamais une solution de continuité, aucun écart entre ses goûts, ses intérêts, ses points de vue

personnels, et les intérêts ou les points de vue du processus historique.

C'est précisément cette unité qui donne une importance monumentale même aux remarques isolées des lettres de Lénine, en dépit de leur simplicité extérieure et de leur caractère en quelque sorte occasionnel. Plus on médite ces remarques, plus on comprend que par la bouche de Lénine parle une nouvelle classe qui s'éveille à la vie et à la lutte, des millions d'êtres pour lesquels aucune opinion, aucune autorité établie ne sont obligatoires, qui cherchent et trouvent eux-mêmes leur attitude propre devant toutes les questions de l'histoire et de la vie.

C'est pourquoi les lettres de Lénine sont pour nous des documents de la nouvelle culture prolétarienne qui se crée dans la lutte. C'est pourquoi ces lettres sont des documents de guerre, de la guerre sans répit que mène la nouvelle classe sur le front idéologique. Aussi, Lénine lui-même qualifie-t-il de « furieuses » certaines de ses lettres.

L'esprit combatif prêt à chaque instant à s'élaner à la bataille pour les intérêts véritables de la classe ouvrière, l'esprit d'indignation et de révolte contre toute tentative de redorer l'ancienne idéologie et de l'inculquer à la classe ouvrière imprègnent toutes les lettres de Lénine. L'implacabilité idéologique en est le trait caractéristique.

Sachant à merveille utiliser les « compromis » pratiques lorsque ces compromis étaient imposés par l'opportunité à la révolution, Lénine fut toujours l'ennemi mortel des « compromis » idéologiques. Prêt à accepter une alliance pratique même « avec le diable et son père » lorsque l'exigeait le développement du mouvement révolutionnaire, Lénine n'admettait jamais la plus légère conciliation dans le domaine des idées, de la théorie, du socialisme scientifique.

« Marcher isolé, frapper l'ennemi ensemble », « tout d'abord nous délimiter nettement, ensuite nous accorder » ; ces formules constantes de la tactique de Lénine étaient toujours interprétées par ce dernier en ce sens que tout accord provisoire, pratique, de la classe ouvrière avec des forces étrangères, exige comme conditions préliminaires l'exactitude, la pureté, la détermination rigoureuse de sa propre ligne. Or cela exigeait une hostilité implacable contre toute tentative d'introduire dans l'idéologie de la classe ouvrière des éléments étrangers. De là les combats incessants « furieux » que mena Lénine sur le front idéologique et qui se reflètent d'une façon si frappante dans ses lettres à Gorky. « Je me laisserai plutôt écarteler que de consentir à participer à un organe ou à un collège prêchant de pareilles choses », écrivait Lénine à Gorky, au sujet des idées prêchées par son récent adepte.

De même que, jadis, à l'aurore du mouvement émancipateur russe, le principe de l'intransigeance proclamé par Biélsky et son refus de s'asseoir à la même table que les « philistins » reflétait la rupture révolutionnaire de la démocratie avec l'idéologie bourgeoise-seigneuriale, de même 75 ans plus tard, la lutte « furieuse » de Lénine contre tous les éléments de l'idéologie

bourgeoise, son « sectarisme », et son « scissionnisme », son intransigeance idéologique étaient la condition *sine qua non* de la formation de l'idéologie révolutionnaire véritable du prolétariat en lutte.

« Mettez tout ceci — écrivait Lénine à Gorky — toute la somme des courants idéologiques des années 1908-1912 chez les s.-r., les travaillistes, les sans-étiquettes, les cadets, en regard de ce qui a été et existe encore chez les social-démocrates (ce que fera un jour probablement un historien quelconque) et vous verrez que tous, en dehors des social-démocrates, résolvent exactement les mêmes questions que celles à cause desquelles des groupements se sont chez nous séparés du parti et sont allés du côté de la liquidation et de l'otzovisme.

« Les bourgeois, les libéraux, les s.-r. qui ne se comportent pas sérieusement envers les « grandes questions », qui se traînent à la remorque des autres, font de la diplomatie, tombent dans l'éclectisme, aiment à parler du tempérament « scissionniste » des social-démocrates. Les social-démocrates se distinguent de ces gens en ce que chez eux la scission est une forme de lutte contre des principes nets et essentiels, tandis que chez eux les divisions sont extérieurement aplanies, intérieurement mesquines, misérables, vides. Jamais je n'échangerai la lutte violente des tendances chez les social-démocrates contre le vide, l'indigence et l'impuissance des s.-r. et consorts. »

Les lettres de Lénine à Gorky ont été écrites à l'époque la plus sombre du mouvement ouvrier, à l'époque de la pire réaction, lorsque, au début de 1908, après la défaite de la première révolution, il revint à Genève « comme dans un tombeau ». Ce furent alors de longues années de contre-révolution, de décadence du mouvement, de trahisons ouvertes et secrètes, d'apostasie, de « liquidation » et de dépression. Mais dans les lettres de Lénine, on ne trouve aucune note d'abattement, de doute ou d'hésitation. Ses lettres frappent par leur vigueur joyeuse, par le ton de conviction profonde dans la renaissance du mouvement qui y règne, par la certitude que, au moyen de sacrifices immenses, dans une nouvelle voie, dans une nouvelle situation, le mouvement ouvrier triomphera des difficultés et parviendra à la victoire.

En même temps qu'il manifestait cette assurance absolue du triomphe final de son œuvre, Lénine — ce qui est au plus haut point caractéristique de sa personnalité — accueillait avec joie la nouvelle du moindre progrès du mouvement ouvrier. Avec quel bonheur il fait part à Gorky de la parution d'une feuille ouvrière, de l'arrivée d'un « bon gars », d'un ouvrier de Russie, de la victoire des bolcheviks dans un syndicat ou dans une caisse d'assurance. La haine profonde, organique de Lénine pour tout ce qui est petit-bourgeois, et avant tout pour l'idéologie petite-bourgeoise, ainsi que sa passion révolutionnaire, moteur de son activité, ont trouvé leur expression dans d'innombrables articles. Mais dans les lettres à Gorky, elles se sont exprimées peut-être encore plus librement, plus familièrement et, par suite, plus nettement que partout ailleurs.

Dans ces lettres, écrites aux heures de loisir et sans aucune intention de publicité, Lénine apparaît bien plus comme homme que comme chef politique, que comme dirigeant du Parti. Les do-

cuments permettant de saisir la personnalité, les traits essentiels de la physionomie spirituelle de Lénine sont infiniment moins nombreux que ceux qui le dépeignent comme savant, chef, politicien. Ils sont, je le répète, en très petite quantité. Et les lettres à Gorky comptent parmi les plus importants.

Lénine n'appréciait pas seulement Gorky comme le plus grand peintre de la Russie révolutionnaire. Il voyait en lui un allié puissant, un compagnon de lutte qui se battait avec des armes autres que les siennes, mais qui frappait le même ennemi et tendait au même but. Lénine appréciait hautement l'arme de Gorky, l'œuvre d'art, et lui accordait une importance immense. Aussi s'échauffait-il d'autant plus lorsqu'il lui semblait que cette arme était mal dirigée, que son allié ne mettait pas dans le but. Plus Lénine appréciait la force de Gorky, plus il voulait le voir à ses côtés dans la lutte, et plus il portait attention à chacune de ses interventions politiques, plus il le mettait en garde contre les périls de déviation de l'idéologie prolétarienne.

Mais Lénine n'estimait pas seulement Gorky, il l'aimait comme un bon champion sorti des « bas-fonds », dans la victoire desquels il voyait l'étape prochaine de l'histoire de l'humanité. L'intérêt véritable et l'attachement à Gorky percent dans les lettres de Lénine. Ces sentiments se manifestaient encore plus nettement dans les conversations orales... Aussi, les rapports de Lénine et de Gorky étaient-ils imprégnés d'une franchise amicale et d'intérêt réciproque.

La classe ouvrière est redevable des documents remarquables publiés dans ce recueil non seulement au fait que Lénine en est l'auteur, mais aussi au fait qu'il avait un correspondant comme Gorky. Aussi ces lettres sont-elles non seulement un commentaire précieux des ouvrages de Lénine, mais un document important pour la connaissance de Lénine comme homme. Elles seront un sujet d'instruction pour de nombreuses générations de jeunes prolétaires et d'intellectuels prolétaires du monde entier. Elles appartiendront au patrimoine de la nouvelle culture prolétarienne.

L. KAMENEV

LÉNINE A GORKY

(14 novembre 1913) (1)

Cher A.M. ! (2)

Mais qu'est-ce que vous faites donc ? Vraiment, c'est affreux !

J'ai lu hier dans le *Rietch* votre réponse aux « hurlements » en faveur de Dostoïevsky et j'étais déjà prêt à me réjouir, mais aujourd'hui il m'arrive un journal liquidateur où je lis un para-

(1) La lettre n'est pas datée. Pour en établir la date, nous nous sommes basés sur le fait que, dans cette lettre, Lénine se réfère au *Rietch* et à la *Novaïa Rabotchaïa Garzia*, tout en tenant compte du fait que les journaux pétersbourgeois mettaient quatre jours pour arriver à Cracovie.

(2) Initiales de Alexis Mikhaïlovitch, prénom et nom patronymique de Gorky. — B. C.

graphe de votre article qui ne se trouvait pas dans le Rietch (1).

Voici ce paragraphe :

« Quant à la « recherche de Dieu », il faut provisoirement (seulement provisoirement ?) l'ajourner ; c'est une occupation inutile ; il n'y a rien à chercher là où rien n'a été mis. On ne peut récolter sans avoir semé. Vous n'avez pas de Dieu, vous ne l'avez pas encore (encore !) créé. On ne cherche pas des Dieux, on les crée ; on n'imagine pas la vie, on la forge. »

Il ressort de là que vous n'êtes que « provisoirement » contre la « recherche de Dieu » ! Il ressort de là que vous n'êtes contre la recherche de Dieu que pour la remplacer par la construction de Dieu !

Cette conclusion qui découle de vos paroles n'est-elle pas une horreur ?

La recherche de Dieu ne diffère pas plus de la construction ou de la création de Dieu que le diable jaune du diable bleu. Parler de la recherche de Dieu non pas pour se prononcer contre tout diable ou dieu, contre tout mensonge idéologique (tout dieu, si pur, si idéal soit-il, est un mensonge) mais pour préférer le diable bleu au jaune, c'est cent fois pis que de ne rien dire du tout.

Dans les pays libres, dans les pays où l'appel « à la démocratie, au peuple, à la société et à la science » est tout à fait inopportun, dans ces pays (Amérique, Suisse, etc.) on abêtit le peuple et les ouvriers précisément par l'idée d'un Dieu pur, spirituel, construit de toutes pièces par l'esprit. Comme toute idée religieuse, toute idée d'un Dieu, toute coquetterie même avec l'idée divine est une infamie tolérée et souvent accueillie avec bienveillance par la bourgeoisie démocratique, elle représente l'ignominie la plus dangereuse, la « contagion » la plus abominable. Des millions de néchés, de saletés, de violences et de contagions physiques sont beaucoup plus faciles à découvrir par la foule et, par suite, beaucoup moins dangereux que l'idée subtile, spirituelle, d'un Dieu, idée revê-

tue des plus magnifiques oripeaux « idéologiques ». Le curé qui déflore les jeunes filles (dont je viens de lire occasionnellement l'histoire dans un journal allemand, est beaucoup moins dangereux pour la « démocratie » que le curé sans soutane, sans religion grossière, que le curé démocrate qui prêche la création et la construction religieuse.

Car il est facile de démasquer, de condamner et de chasser le premier curé. Mais le second est presque impossible à expulser ; il est mille fois plus difficile de le démasquer ; aucun petit-bourgeois « faible et lamentablement hésitant » ne consentira à le « condamner ».

Et vous, qui connaissez la « faiblesse et l'hésitation lamentable de l'âme petite-bourgeoise russe » (pourquoi russe ? l'italienne est-elle meilleure ?), vous troublez cette âme par le poison le plus miellé !

Vraiment, c'est affreux.

« Assez de ces humiliations volontaires qui remplacent chez nous l'auto-critique. »

La construction de Dieu n'est-elle pas la pire forme d'humiliation volontaire ? Tout homme qui s'occupe de construction de Dieu ou même qui admet seulement cette construction se ravalait de la pire façon, car, au lieu de s'occuper « d'action », il s'adonne à la contemplation intérieure, à l'admiration de son moi, et ce qu'il « contemple », ce sont les traits les plus vils, les plus bas, les plus stupides de son moi, divinisés par la construction de Dieu.

Au point de vue non pas personnel, mais social, toute construction de Dieu est précisément une contemplation admirative de la bêtise petite-bourgeoise, de la faiblesse générale, de la tendance à s'humilier des philistins et des petits-bourgeois « désespérés et lassés » comme vous l'avez dit très justement de l'âme russe... mais ce n'est pas russe qu'il faudrait dire, c'est petite-bourgeoise, car l'âme prave, italienne, anglaise se valent ; toujours c'est la même crasse petite-bourgeoise, et le « petit-bourgeoisisme démocratique », quand il s'occupe de galvaniser des idées-cadáveres, est particulièrement abject.

J'ai médité votre article et recherché d'où avait pu provenir chez vous ce lapsus calamiteux, mais je n'ai pu arriver à en trouver la raison. Qu'est-ce cela ? Des restes de la Confession, que vous-même vous désapprouviez ? Ou des échos ?

Où bien serait-ce une tentative malheureuse de vous plier au point de vue démocratique général, au lieu du point de vue prolétarien ? Peut-être pour parler avec la « démocratie », avez-vous voulu (excusez l'expression) zézayer comme on le fait quand on parle aux enfants ? Peut-être, pour donner un « exposé populaire » à la foule avez-vous voulu adoucir pour un instant ses préjugés ?

Mais c'est là un procédé inadmissible dans tous les sens et sous tous les rapports !

J'ai dit plus haut que dans des pays démocratiques, il serait tout à fait inopportun pour un écrivain prolétarien de faire appel « à la démocratie, au peuple, à la société et à la science ». Et chez nous, en Russie ? Ce ne serait pas tout à fait opportun, car ce serait flatter en quelque sorte les préjugés de la foule. Un appel général au point d'en être nuageux sera si mal sans hésitation même par les Izgoïev (1) de la Rousskaïa Mysl. Pour-

(1) Dans le Rousskoïé Slovo du 22 septembre (5 octobre nouveau style) 1913. Gorky avait publié une protestation contre la mise en scène par le Théâtre Artistique de Moscou du roman anti-révolutionnaire de Dostoïevsky : Les Possédés. « Cette représentation — écrivait Gorky — est d'un goût esthétique douteux et, socialement, elle est incontestablement nuisible. » La presse libérale et réactionnaire poussa alors les hauts cris (des « hurlements », comme dit Lénine) et publia une série d'articles « en faveur de Dostoïevsky ». Gorky répondit par un nouvel article intitulé : Sur le courant karamozoviste, qui parut dans le Rousskoïé Slovo le 27 octobre (9 novembre 1913).

La réponse de Gorky fut publiée dans l'ensemble, mais sans le dernier alinéa, par le Rietch du 28 octobre (10 novembre) 1913. Le lendemain, il fut publié intégralement, y compris le dernier alinéa cité par Lénine dans sa lettre, par le journal liquidateur Novaïa Rabotchaïa Gazeta. Ce sont ces reproductions de l'article de Gorky dans le Rietch et la Novaïa Rabotchaïa Gazeta que Lénine a en vue dans sa lettre.

Outre le dernier alinéa, Lénine fait encore allusion aux phrases suivantes des articles de Gorki :

« Je connais la faiblesse du caractère russe, je connais la lamentable instabilité de l'âme russe et l'accessibilité de cette âme fatiguée, tourmentée, désespérée, à toutes sortes de contagions... »

« Assez de ces humiliations volontaires qui remplacent chez nous l'auto-critique ; assez de ces suggestions mutuelles d'anarchisme inepte et de convulsions de toutes sortes. »

On jugera de l'impression produite par la lettre de Lénine sur Gorki par le fait que lors de la réimpression de son article en 1916, ce dernier en supprimait le dernier alinéa, si « furieusement » attaqué par Lénine.

(1) Izgoïev collabora vers 1895 aux revues marxistes. Puis il devint un des publicistes cadets les plus à droite, collabora au recueil Les Jalons et fut le collaborateur attitré de la Rousskaïa Mysl durant la période où, sous la direction de Strouvé, elle devint un organe avéré de l'idéologie contre-révolutionnaire et de la lutte acharnée contre le mouvement révolutionnaire.

quoi donc prendre des mots d'ordre dont vous-même vous comprenez très bien la différence avec ceux des Izgoïev, mais dont le lecteur ne verra pas la différence ? Pourquoi jeter sur le tout, pour le lecteur, un voile démocratique au lieu de distinguer nettement les petits-bourgeois (faibles, lamentablement hésitants, lassés, désespérés, absorbés dans la contemplation de leur moi, dans la contemplation de Dieu, se créant un Dieu, se ravalant eux-mêmes, anarchistes sans comprendre pourquoi, etc., etc.) des prolétaires (qui savent être alertes et vigoureux, qui savent distinguer « la science et la société » bourgeoises de la leur,

la démocratie bourgeoise de la démocratie prolétarienne) ?

Pourquoi faites-vous cela ?

Cela peine horriblement.

Votre V. I.

P.-S. — On vous a envoyé le roman sous pli recommandé (1). L'avez-vous reçu ?

P. P.-S. — Soignez-vous pour qu'on puisse voyager l'hiver sans attraper froid (l'hiver est dangereux).

Votre V. OULIANOV.

(1) Manuscrit du roman de Voitinsky envoyé par l'auteur pour la revue *Prosviéstchénié*.

LE « COURS NOUVEAU » DU PARTI BOLCHEVIK CONTRE LE FRACTIONNISME

(Suite)

Groupements et fractions

Les camarades de l'opposition, Trotsky en tête, usent surtout de l'argument suivant : « Le C. C. veut initier le parti en annonçant un danger de scission. » A les entendre, le C. C. crèderait à la scission pour empêcher la discussion de se poursuivre librement. (Trotsky écrit à ce sujet : « Qui veut faire peur, a lui-même quelque chose à craindre. »)

La théorie de l'histoire se répète d'une façon surprenante. Il ne s'agit pas, chers camarades, de ce que vous, personnellement, ne voyez pas la scission. Les scissions, le plus souvent, ne sont faites par personne, elles se produisent d'elles-mêmes. Il existe une certaine logique objective de la lutte qui, spontanément, nous entraîne aux scissions, indépendamment de la volonté subjective des camarades qui se trouvent à la tête des fractions. Le danger des scissions est extrêmement grand, si un parti ouvrier déient le pouvoir dans un pays où la classe ouvrière elle-même n'est qu'une infime minorité contre les paysans.

L'histoire, avons-nous dit, se répète.

Au X^e Congrès du parti, Lénine avait dit ceci :

« Les circonstances dans lesquelles la lutte se déroule (on discutait la question syndicale, N. d. I. R. de la *Pravda*), présentent des dangers grandissants. Quelques camarades avec lesquels je discutais et auxquels j'ai dit, il y a quelques mois : prenez garde, je vois là une menace pour la domination de la classe ouvrière et la dictature du prolétariat, m'ont répondu ceci : « C'est un moyen d'intimidation. Vous cherchez à nous terroriser. » (Procès-verbal du Congrès, page 17).

Où dit, à présent, la même chose de notre C. C. qui dirige le Parti dans l'esprit de Lénine.

Il me paraît opportun de rappeler que le camarade Lénine, dans ses derniers articles, attirait également notre attention sur le danger de scission, en cherchant à nous le montrer sous tous ses aspects. Lénine voulait-il encore « terroriser le Parti » ? Accusation ridicule. Mais si ce danger existe réellement, s'il s'aggrave même, l'instance centrale du parti peut-elle garder le silence ? Quel singulier Comité Central aurions-nous, s'il ne s'attachait pas à signaler ce danger ! Et ces vaines accusations anachroniques valent-elles qu'on les réserve dans nos discussions actuelles ?

Contrairement au camarade Préobrajensky qui affirme qu'il ne peut exister des groupements ayant le caractère de fractions, que les groupements ils sont, bien entendu, tout à fait inoffensifs et nient rien à faire avec ce qu'on appelle une fraction n'ont aucune base sociale et que quiconque constaterait l'existence d'une telle base s'écarterait par là même du marxisme, contrairement à toutes ces affir-

mations « innocentes », Trotsky voit tout autrement la question. Il ne s'en cache point pour déclarer franchement qu'il y a des groupements qui tendent à se transformer en fractions et que les fractions constituent « dans nos conditions, le plus grand mal ». Trotsky traite avec une grande franchise cette question, et nous lui savons gré de son aveu sincère. Il pose nettement la question et ne s'adonne pas à ces sortes de formules jacobines très en vogue parmi les représentants de l'opposition.

Cependant Trotsky cherche à lirer de sa façon correcte d'envisager la question « quelque avantage » pour sa thèse « non fractionniste ».

« On n'a — écrit-il — qu'à étudier avec soin l'histoire de notre Parti, du moins pendant la révolution, et si l'on dit précisément à l'époque où la lutte de fractions prit un caractère particulièrement aigu et on se voyait au moment que la lutte contre ce danger ne peut uniquement consister dans une condamnation formelle et l'interdiction des groupements. » A l'époque de Brest, toujours d'après Trotsky, on ne s'en tenait pas à une simple « interdiction ». Le Parti employait des méthodes compliquées : discussions, explications, contrôle par l'expérience politique, et acceptait provisoirement cet état de choses anormal et dangereux qui résultait de l'existence d'une fraction organisée au sein du Parti. Au X^e Congrès, le Parti, par ses décisions dans les questions économiques, a « liquidé » l'opposition.

Très bien. Mais appliquez s. v. p. les mêmes critères à la situation actuelle :

1^o Trotsky convient lui-même de l'existence de groupements fractionnistes ou de groupements tendant à former des fractions. C'est le premier point à relever :

2^o Le Parti « liquide » l'esprit de fraction par la résolution sur la démocratie et la question économique.

C'est le deuxième point qu'il faut relever :

3^o Le Parti applique, pour user les termes employés par Trotsky, des « méthodes compliquées » : discussions (est-ce qu'il n'y en a pas aujourd'hui ? — N. d. I. R. de la *Pravda*), explications (est-ce qu'il n'y en a pas non plus ? — N. d. I. R. de la *Pravda*), contrôle par l'expérience politique avec l'admission temporaire de groupements fractionnistes.

Formules excellentes mais qui contredisent absolument Trotsky.

En même temps, elles donnent réponse au camarade Préobrajensky qui ne se lasse pas de nous demander : si nous sommes une fraction, pourquoi n'en finissez-vous pas avec nous ? Pour l'unique raison que le C. C. suit le sage conseil de Trotsky, « S'incline »

temporairement » tout en déployant une grande activité en vue d'éclairer les membres du Parti.

Mais qu'on nous permette de poser une question : ne faut-il pas, en éclairant le Parti, faire ressortir le fait que, comme Trotsky l'a dit lui-même, les fractions présentent un grave danger qui pourrait entraîner des conséquences fâcheuses pour le sort de la révolution ? A notre avis il doit être répondu à cette question par l'affirmative. De l'avis de Trotsky, dont les denonciations logiques deviennent sur ce point peu convaincantes, c'est une tentative « d'intimidation ».

On ne s'y reconnaît plus.

L'exposé de Trotsky n'est pas assez logique. Cela provient du fait qu'il défend, lui aussi, un point de vue fractionniste qui ne s'accorde, bien entendu, guère avec la constatation des dangers que recèlent les fractions.

Et voilà encore un petit défaut de logique chez Trotsky. Il accuse le C. C. de constituer lui-même une fraction bureaucratique. En ce qui concerne les graves dangers du bureaucratisme pour un parti dirigeant on peut se déclarer d'accord avec Trotsky.

Mais si le C. C. incarne ce bureaucratisme et s'il se trouve lui-même à la tête de la fraction bureaucratique, pourquoi ne pas s'en débarrasser ? Le pays même, le programme trahi, la direction du Parti dégénérée en une bureaucratie, qu'est-ce qu'on attend alors pour chasser le C. C. ?

Pourquoi ne recommande-t-on pas au Parti de recourir à cette mesure ? Est-ce ainsi qu'on veut le sauver ? Est-il possible qu'on adopte des résolutions, d'accord avec le C. C. ?

Là aussi il y a des lacunes dans l'exposé de Trotsky.

Tout cela s'explique par le fait que Trotsky lui-même ne croit pas aux accusations qu'il porte au C. C., s'il y croyait il ne manquerait pas d'en tirer franchement toutes les conclusions pratiques, ce qu'il ne fait pas. Pourquoi ? Parce qu'il veut ébranler l'organisation du Parti en y introduisant des fractions et en mettant à la place de la vieille garde leniniste des camarades qui feraient perdre au Parti son caractère bolchevik. Le Parti s'y est toujours opposé, et ne l'admettra pas aujourd'hui.

Tel est le résultat de l'examen de la première lettre sur la nouvelle orientation.

Trotsky n'a fait que s'enliser plus profondément dans ses erreurs, aggraver les divergences souligner son point de vue fractionniste.

En outre, il a touché à des questions qui ne se rapportent pas directement à la discussion actuelle, mais sont néanmoins assez importantes :

1^o Trotsky, non fractionniste, a fait des allusions à la faute commise par un groupe de vieux bolcheviks, en octobre 1917. Il est d'un intérêt actuel de citer à ce sujet l'interprétation que Lénine donnait en 1920 de ce fait. Lénine écrivait ceci :

« Immédiatement avant et après la Révolution d'Octobre, nombre d'excellents communistes en Russie ont commis une faute qu'on ne se rappelle pas volontiers chez nous. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas juste de rappeler sans une nécessité impérieuse des fautes qui ont été réparées. Quelques semaines, et au plus tard quelques mois après, ces camarades reconnaissaient leur erreur et assumaient de nouveau la responsabilité des postes qui leur avait été confiés dans le Parti ou l'administration soviétiste. »

Contrairement au conseil donné par Lénine, Trotsky se rappelle cet incident. Pourquoi ? Parce qu'il y trouve avantage de son point de vue fractionniste :

2^o L'exemple cité par Trotsky, les divergences de vues qui se sont produites à Pétrograd en 1921, est tout à fait déplacé. Il n'a pas existé de fractions. Les désaccords ont été aplanis conformément aux usages bolcheviks, par l'organisation compétente, en l'espace le C. C. du Parti. Les deux parties aux prises ont depuis longtemps cessé d'être en contradiction.

3^o Contrairement à l'opinion de la rédaction de la *Pravda* — écrit Trotsky — je ne suis pas d'avis qu'au moment même de la publication des thèses sur les questions économiques le Parti perd le

droit (!) — Réd. de la *Pravda* de continuer à discuter des questions relatives à son régime intérieur.

Cela veut dire chez Trotsky : « Nous avons encore le temps de nous emporter. » Qu'est-ce que Trotsky aurait écrit s'il avait décidé de s'emporter des maintenant ?

Gu, qui, comment a-t-on privé jusqu'ici quelqu'un d'un droit quelconque. Laissez cela, Trotsky ! Plus vous vous efforcez d'interpréter votre première lettre sur la nouvelle orientation, et plus vous dévoilez votre esprit fractionniste, réunissant ainsi 99 % des membres du Parti contre vos erreurs.

La stratégie du camarade Trotsky

Le long article « explicatif » du camarade Trotsky sur les « générations » et la « composition sociale » du Parti est une sorte d'interprétation juridique comme en font les Cours de justice. Ce que le camarade Trotsky dans sa lettre aux assemblées locales précisait avec une si grande netteté qu'il provoqua immédiatement chez les vieux militants un mouvement de protestation contre sa « ligne », disparaît maintenant complètement dans une série de démonstrations générales d'un caractère plutôt théorique. Comme les idées qu'il y développe sont pour une grande part justes, il lui est plus facile de placer entre les lignes des épigrammes comme entourées d'ouate, qui sont destinées aux vieux cadres bolcheviks et surtout au Comité Central du Parti.

Aussi devons-nous avant tout rappeler la façon dont le camarade Trotsky a posé cette question dans la première des analyses qu'il a consacrées au problème des « vieux » et des « jeunes ».

En faisant allusion à une dégénérescence possible des « disciples directs de Lénine », le camarade Trotsky a écrit ce qui suit :

« L'histoire nous offre plus d'un cas de dégénérescence de ce genre. Prenons l'exemple le plus récent et le plus frappant : celui des chéts et des partis de la 2^e Internationale, Wilhelm Liebknecht, Bebel, Saemé, Victor Adler, Kautsky, Bernstein, Lafargue. Guesde étaient les disciples directs de Marx et d'Engels. Pourtant, dans l'atmosphère du parlementarisme et sous l'influence du développement automatique de l'appareil du Parti et de l'appareil syndical, ces leaders, totalement ou partiellement, tournèrent à l'opportuniste. A la veille de la guerre, le formidable appareil de la social-démocratie, couvert de l'autorité de l'ancienne génération, était devenu le train le plus puissant à la progression révolutionnaire. Et nous les « vieux », nous ne voyons bien nous dire que notre génération, qui jouait naturellement le rôle dirigeant dans le Parti, ne serait nullement prévenue contre l'affaiblissement de l'esprit révolutionnaire et prolétarien dans son sein, si le Parti tolérait le développement des méthodes bureaucratiques qui transforment la jeunesse en objet d'éducation et détachent inévitablement l'appareil de la masse, les anciens des jeunes. Contre ce danger indubitable, il n'est pour le Parti d'autre moyen que l'orientation vers la démocratie et l'afflux, toujours plus grand, des éléments ouvriers dans son sein. »

Le camarade Trotsky recommande à la « jeunesse » qu'il place au premier plan, de « conquérir en luttant les formules révolutionnaires », de se faire « une physionomie à elle » qui, évidemment, doit se distinguer de la « physionomie » de l'ensemble du parti.

Trotsky, en faisant ces recommandations, n'a pas mentionné du tout les dangers qui guettent la jeunesse, n'a pas dit mot d'une dégénérescence possible de la jeunesse, n'a pas écrit une ligne sur ce que cette « physionomie » particulière pourrait bien se composer de traits étrangers au communisme. En un mot, le camarade Trotsky, usant d'une analogie historique, fait allusion à la dégénérescence possible des vieux cadres et, en premier lieu, du C. C. du parti, en une bande de social-traitres ; quant à la dégénérescence possible de la jeunesse, il garde le silence, arme que savent également manier les polémistes.

La « signification de cette philosophie » a été claire à tout le monde, même à ceux qui ne connaissent que par ouï-dire les choses de la politique.

Trotsky a déclenché une attaque contre le C. C. et les vieux cadres du parti et s'est efforcé de s'assurer l'ap-

pui de la jeunesse, tirant parti pour cela de toutes les propriétés bonnes et mauvaises de la jeunesse (parmi ces dernières on relève le manque d'expérience bolchévique).

A présent le camarade Trotsky fait de grands yeux étonnés à la vue de la « suspicion » et de la « suffisance des fonctionnaires » que manifestent, selon lui, de nombreux camarades qui ont évidemment mauvais goût et n'aiment pas — par surcroît, sans l'ombre d'une preuve — à être comptés parmi les social-traitres. Le camarade Trotsky présente les choses comme s'il s'agissait d'analyser une éventualité théoriquement possible, un processus qui « se développe » presque à notre insu et de tirer à ce sujet un horoscope théorique « marxiste », etc.

Nous devons ici protester avec énergie. On peut examiner à l'aise n'importe quel problème théorique, traiter toutes questions relatives au parti, au pouvoir soviétique, au C. C. et à n'importe quelle organisation ou personne. Certains camarades ont traité ces questions longtemps avant les discussions actuelles.

Trotsky, cependant, ne tient pas une conférence à l'Académie Socialiste, mais s'adresse par dessus la tête du C. C., et cela à l'époque où le parti est en proie à des discussions furieuses, aux assemblées qui prennent part à ces discussions. Et voilà tout l'essentiel de cette question.

Lénine déclarait au Xe Congrès, au sujet de certaines actions de l'opposition :

« Ne vous apercevez-vous pas de la différence qui existe entre la propagande d'idées à l'intérieur de partis politiques combattants et une discussion dans des publications scientifiques ou des brochures ? Si quelqu'un s'intéresse aux moindres détails des œuvres d'Engels, nous ne pourrions que lui en savoir gré. Des théoriciens peuvent toujours donner au parti un conseil moral. Ils sont même indispensables. Mais qu'y a-t-il de commun entre leur travail et la lutte des plateformes ? Peut-on confondre ces deux choses ? Personne de ceux qui s'attachent à bien comprendre notre situation politique ne les confondra. » (Procès-verbal du Congrès, page 284.)

Trotsky, néanmoins, — peut-être parce qu'il ne désire pas « bien comprendre notre situation politique » — s'efforce — en vain — de confondre ces deux choses. Personne n'eût adressé au camarade Trotsky le moindre blâme s'il s'était seulement occupé de démontrer des « possibilités théoriques ». L'essentiel cependant, c'est que nous sommes en présence d'une action politique très accentuée et qui se base sur des plateformes bien déterminées. Cette action consiste en une attaque contre le Comité Central contre lequel on porte des accusations très graves, les plus graves mêmes qui puissent être reprochées au Comité Central d'un parti révolutionnaire et où, par surcroît, apparaît clairement le désir du camarade Trotsky de se servir de la jeunesse qui ne possède pas encore d'expérience politique suffisante. C'est en ce sens qu'il faut apprécier le plan stratégique de Trotsky.

Le rôle historique du « cours nouveau »

Le camarade Trotsky et les représentants de l'opposition actuelle aiment à présenter les choses comme si nous étions à la veille d'une nouvelle époque, à laquelle correspondrait le « cours nouveau ». Le cours nouveau est celui de l'époque nouvelle. — on veut ainsi formuler concisément la thèse fondamentale de Trotsky et de toute la fraction « non fractionniste ». Appréciation qui sert, évidemment, à donner plus de force à la formule du cours nouveau et, d'autre part, à démontrer la myopie ou la cécité des partisans du C. C.

Cependant, vu l'essence même de la question, cette interprétation est complètement fautive. Elle n'aurait un sens que si nous acceptions comme juste un bilan de la situation internationale qui prendrait Péché de la révolution prolétarienne internationale pour un fait accompli, en d'autres termes, si nous assumions le rôle de liquidateurs opportunistes de cette révolution. De deux choses l'une : ou les mots « époque », « période », etc., ne sont chez le camarade Trotsky et ses partisans que des exagérations usuelles à la façon de cette fameuse « atmosphère de production » qui a fait l'objet de railleries du camarade Lénine, et en ce cas

l'interprétation qu'ils donnent à la question est dépourvue d'un caractère sérieux. Ou bien ces mots ont été prononcés avec une intention sérieuse et, dans ce cas, ils doivent avoir pour base une « révision » opportuniste « de toutes les valeurs », la révision de nos conceptions de la marche de la révolution internationale.

Pour garder notre objectivité et contribuer à ce que la lumière se fasse dans notre dispute, il convient de remarquer que, peu de jours avant la discussion, le camarade Trotsky lui-même avait déclaré plusieurs fois que s'il s'agissait d'une « époque » nouvelle on ne pourrait entendre par là autre chose que ceci : nous sommes à la veille d'une trêve que nous emploierons à nettoyer nos fusils et à cirer nos bottes. Si le camarade Trotsky persiste à considérer de cette façon les choses — et nous sommes convaincus qu'il apprécie encore aujourd'hui la situation du même point de vue — toute prétention de présenter l'accalmie actuelle comme faisant « époque » est absolument injustifiée. Trotsky n'a eu recours à cette exagération que pour mieux souligner, conformément à son point de vue fractionniste, l'esprit « borné » des orthodoxes du parti. Des méthodes pareilles ne font que jeter la confusion dans le parti et non l'aider à comprendre l'état des choses dans l'intérêt de ses buts de fraction. Trotsky renonce à une analyse objective pourtant indispensable aux marxistes.

Au point de vue de la politique révolutionnaire, on ne doit jamais promettre ce qui paraît dès le premier moment inexécutable. On ne doit jamais, pour augmenter ses chances, conduire en erreur le parti dans des questions fondamentales. On ne doit jamais taire les difficultés qui s'élèvent sur notre chemin.

S'il ne s'agit que d'une trêve, bien que d'une durée relativement longue, il ne peut être question d'une « période » et moins encore d'une « époque ». (Trotsky, jensky). Pendant des actions de combat, le « cours nouveau » doit être fatalement rétréci. Personne à l'exception de ces « démocrates vulgaires » doit parler le camarade Trotsky et ce propos quels sont ces démocrates ? Serait-ce vraiment Sapronov lui-même ? Personne ne contestera que dans une période de trêve nous devons renoncer aux discussions et à bien des choses encore.

Mais tout cela n'est pas de nature à servir comme argument contre le cours nouveau. Précisément parce que nous n'avons qu'une trêve il faut que nous profitions avec la plus grande intensité de ce laps de temps, qui n'est ni « époque », ni « période », mais une trêve et rien de plus.

Nous ne nous attendons pas à des dizaines d'années de travail pacifique de reconstruction et d'éducation : nous sommes au seuil d'une « période », d'une « époque » de « batailles de peuples et de guerres civiles » (Marx). Nous n'avons maintenant qu'une trêve : Utilisons-nous l'employer avec toute l'énergie propre aux communistes à nous préparer à la lutte, les heures de cette trêve étant peut-être comptées. Voilà comment un marxiste bolchéviste et révolutionnaire doit poser la question.

En la posant de la sorte, nous pouvons assigner au cours nouveau la place historique qui lui revient. Cela mettra fin chez nous aux cris à « l'époque », au « bolchévisme organisé », aux « illusions démocratiques » et aux conceptions fausses du caractère de notre avenir. Seul un « démocrate vulgaire » pourrait mettre en doute la justice de ces affirmations. Malheureusement, nous ne décevrons pas chez le camarade Trotsky la moindre trace de cette interprétation. La aussi son point de vue d'homme de fraction lui rend de « très mauvais services ».

Tout le monde convient de ce que le cours nouveau est inévitable. Vouloir répéter sans cesse les arguments qui prouvent ce caractère fatal du cours nouveau n'est s'attaquer à une porte ouverte. Le parti doit profiter de cette trêve pour porter plus près de lui les réserves dont il dispose, pour accroître son activité politique, son indépendance, son initiative et sa culture politique et élever au plus haut degré la conscience, le discipline et l'unité dans ses rangs. Si nous accomplissons ces devoirs modestes, calculés pour la durée d'une trêve — et nous les accomplirons, nous en sommes sûrs — nous pourrons apporter dans la nouvelle lutte

tous les résultats du travail fécond dont aura été fait « le cours ancien ». Le travail fondamental dans ce domaine ne consiste pas à vouloir priver, à la manière du camarade Trotsky, le parti bolchevik de son caractère bolchevik, mais à compléter à force de discussions, d'explications et sous le contrôle de l'expérience politique, etc., « l'éducation bolcheviste » des jeunes réserves du parti qui se réveillent à la vie active dans le parti et la politique.

Il n'y a pas de mal qui n'ait son bon côté. En entendant expliquer les fautes du camarade Trotsky les adhérents nouveaux du parti apprendront ce que c'est que le bolchevisme.

Les étapes fondamentales du Parti

Le camarade Trotsky, après avoir précisé à sa manière le rôle historique du cours nouveau, jette un coup d'œil sur l'histoire de notre parti.

Il la divise en quatre périodes d'après le schéma suivant :

- a) Période sans précédent dans l'histoire, qui dure 25 ans, de préparation à la révolution d'octobre ;
- b) Octobre ;
- c) La période après octobre ;
- d) Le « cours nouveau », c'est-à-dire la période qui vient de commencer.

Cette représentation « schématique » de notre histoire fait réapparaître le penchant à l'exagération que nous avons rencontré dans l'interprétation du « cours nouveau ». Si les conclusions que le camarade Trotsky dégagait de la signification de la trêve pendant laquelle « on nettoie les fusils et creuse les boîtes », sont justes (conclusions qu'il oublie à présent), un schéma qui place la période actuelle du cours nouveau à côté de la période de 25 ans de préparation d'avant octobre, est absolument inadmissible.

Même dans le schéma nous découvrons le « plan stratégique » du camarade Trotsky. A quoi veut-il aboutir ?

La période d'avant octobre n'est, d'après lui, que de préparation. Octobre, lui-même, est « l'épreuve du grand passé du parti » et la période après octobre la dictature réelle des vieux cadres, le reste du parti étant astreint à une obéissance passive. Ce n'est que par la « période nouvelle » dont les représentants de l'opposition, avec le camarade Trotsky à la tête, se considèrent à tort comme les parrains, que commence l'histoire proprement dite d'un parti comptant un demi-million d'adhérents qui « a, la première fois, exprimé consciemment les sentiments collectifs de plusieurs millions d'hommes ». Voilà donc tout le passé du Parti jusqu'à la publication des manifestes de l'opposition réduit à servir de « pré-histoire » à la véritable histoire qui commence avec l'inauguration du cours nouveau.

Acceptons-le sans broncher. Assurément, il est fort agréable de se considérer comme le véritable fondateur de l'histoire du parti, et de se poser simultanément en accusateur sévère des vieux cadres. Malheureusement cette philosophie de l'histoire du Parti ne correspond pas du tout aux faits objectifs. Ce n'est qu'un reflet déformé de la marche des événements dans le miroir de la fraction « non fractionniste ».

En sous-estimant le rôle du passé, on arrive fatalement à sous-estimer les vieux cadres, la vieille action, la vieille tradition léniniste. C'est le sens de ces schématisations de l'histoire de notre Parti.

Certes, le camarade Trotsky parle en passant de « l'histoire glorieuse » du Parti, de la préparation « sans précédent » dans l'histoire. Cependant, il n'observe pas la ligne que le parti s'est tracée au cours de cette préparation où il s'est prému contre toutes sortes d'opportunismes, d'hésitations et de demi-mesures opportunistes.

Comparez ces lignes à ce que le camarade Lénine a écrit à ce sujet dans son livre génial de stratégie et de tactique sur « La maladie infantile du communisme ». Nous y lisons notamment :

« L'expérience de la dictature prolétarienne victorieuse en Russie a prouvé à l'évidence que la centralisation absolue et la discipline du prolétariat est une des conditions fondamentales de la victoire sur la bourgeoisie.

« On s'en occupe aujourd'hui, sans toutefois réfléchir autant qu'il faudrait à ce que cela signifie et aux conditions qui permettent de les réaliser. Les manifestes adressés au pouvoir soviétique et aux bolchevistes en manière de congratulations ne pourraient-ils pas être accompagnés plus souvent d'une plus sérieuse analyse des raisons qui ont permis aux bolchevistes de donner au prolétariat révolutionnaire la discipline indispensable ? »

Et plus loin :

« Le bolchevisme existe en tant que conveni de pensée politique et parti politique depuis 1903. Seule l'histoire du bolchevisme pendant tout l'ensemble (souignée par le camarade Lénine, de sa durée peut expliquer d'une façon satisfaisante pourquoi il a réussi à établir la discipline indispensable à la victoire du prolétariat et à garder cette discipline dans les conditions les plus difficiles. »

Tout ce que la question est là. Il faut précisément examiner plus souvent la période de préparation. Il faut analyser avec le plus grand soin le passé et étudier le bolchevisme pendant tout son passé. C'est tout autre chose que chez le camarade Trotsky.

Lénine distingue également des « périodes ». Dans le même ouvrage sur la « maladie infantile », nous trouvons tout un chapitre intitulé : *Les Étapes principales de l'histoire du bolchevisme*. Lénine critique sept étapes qui sont les années de préparation à la révolution 1902-1905 ; les années de révolution (1905-1907) ; les années de réaction (1907-1910) ; les années d'essor (1910-1914) ; la première guerre impérialiste mondiale (1914-1917) ; la deuxième révolution (de février à octobre) ; la révolution d'octobre et la période de dictature prolétarienne. Lénine, dans cet ouvrage, n'a pas eu l'intention de donner une analyse approfondie des étapes qui suivirent la révolution d'octobre. Mais lisez ce qu'il écrit de la première période (1902-1905) : « Toutes les questions qui, dans les années 1905-1907 et 1917-1919, donneront lieu aux luttes armées des masses se retrouvent en germe dans la presse de cette époque où elles peuvent et doivent être étudiées. »

En général, Lénine en arrive à la conclusion que même les questions ayant trait à la vie intérieure du Parti (en ce qui concerne par exemple les « chefs », les formes de l'organisation, etc.), ne peuvent être bien comprises sans une analyse de la période antérieure. A la question : « Quels étaient nos ennemis au sein même de la classe ouvrière et contre lesquels dut combattre le bolchevisme, dans de longues luttes qui le forment, le renforcèrent et le trempèrent ? », Lénine donne la réponse suivante :

« L'action nous mit en premier lieu et surtout aux prises avec l'opportunisme et en second lieu avec la conception petite-bourgeoise de la révolution. »

Lénine cite encore un exemple de l'histoire des luttes du bolchevisme, exemple très instructif et qui vaut qu'on le médite à l'heure où nous sommes :

« Les attaques contre la « dictature des chefs » n'ont jamais manqué dans notre Parti. Je me souviens des premières qui se produisirent en 1895... Au IX^e Congrès de notre Parti (avril 1920), nous vîmes également paraître un petit groupe d'opposition qui s'attaqua à la « dictature des chefs, à l'oligarchie, etc. » Lénine qui, à cette époque, ne prenait pas la chose au tragique, condamna toutefois, du point de vue du bolchevisme qui s'était « affermi » dans la lutte contre les hésitations opportunistes, ces tendances petites-bourgeoises.

Que le camarade Trotsky nous pardonne, si, suivant l'exemple de Lénine, nous découvrons dans ses vues actuelles des récidives d'idées depuis longtemps oubliées, qu'il a défendues autrefois et qui contiennent ces éléments de « pensée politique » contre lesquels précisément s'est dirigée l'action qui a « formé et affermi le bolchevisme ».

Mais revenons au schéma du camarade Trotsky. Écartons les périodes d'avant octobre et d'octobre et ne nous occupons que de la caractéristique que donne le camarade Trotsky de la « période d'après octobre » qui précède immédiatement le « cours nouveau ». Le camarade Trotsky en dit :

« Après la prise du pouvoir commence l'accroissement rapide et même le grossissement malsain du Parti. Il attire, comme un puissant aimant, non seulement les

éléments peu conscients des masses laborieuses, mais aussi des éléments visiblement étrangers : arrivistes, gens désireux de faire une carrière, perpétuels suiveurs du courant politique dominant. Dans cette période extrêmement chaotique, le Parti ne conserve son caractère bolchevik que grâce à la dictature intérieure de la vieille garde qui s'était révisée en octobre. Dans des questions de principe tant soit peu importantes les nouveaux membres du Parti — et non seulement ceux d'origine prolétarienne, mais encore les éléments étrangers à la classe ouvrière — acceptaient docilement la direction de l'ancienne génération. »

Cette caractéristique est-elle juste ? A notre avis ce n'est pas le cas. Il en ressortirait que, dans la période d'après-octobre, seuls les « vieux cadres » eurent le commandement et le nombre des nouveaux venus placés à un poste dirigeant du Parti ou des Soviets aurait été presque nul : c'est évidemment une exagération dangereuse et complètement fautive.

Des affirmations du camarade Trotsky ressortirait en effet que le Parti et ses centres dirigeants non seulement ne savaient pas comment faire participer la nouvelle génération du Parti au travail politique et économique, mais qu'ils n'ont même rien entrepris qui les rapprochât de ce but. Est-ce vrai ? Peut-on présenter de la sorte les choses et donner cette caractéristique de l'histoire de notre Parti ? S'il en était ainsi, si les « vieux cadres » s'étaient en fait séparés par un mur de Chine des jeunes membres de nos organisations, si ces jeunes adhérents n'avaient été formés d'aucune façon à l'activité dans le Parti, alors, permettez-nous de le dire, camarade Trotsky, nous aurions été depuis longtemps anéantis par nos ennemis. Mais nous fîmes appel au concours d'un grand nombre des nouveaux adhérents, en leur confiant des postes dirigeants.

Le camarade Lénine affirmait encore au Congrès :

« Si l'on parle d'une méfiance qui existerait dans nos milieux envers la classe ouvrière actuelle, méfiance qui se traduirait par le fait que nous n'admettons aucun ouvrier aux postes dirigeants, c'est absolument faux. Nous choisissons très volontiers des administrateurs parmi les ouvriers et si nous trouvons des camarades pouvant faire en quelque sorte figure de fonctionnaires dirigeants nous les mettons volontiers à l'essai. J'ai déjà dit que l'affirmation qui prétendrait le contraire ne correspondrait pas à la vérité. Nous manquons de forces ayant des qualités requises, ce qui fait que nous sommes toujours prêts à accepter le moindre service d'un homme tant soit peu utile, pour ne pas parler des ouvriers dont l'appui nous est trois fois plus désirable. »

Le « vieux » a-t-il simplement « menti », ou bien est-ce le camarade Trotsky qui n'a pas dit vrai ?

A notre avis, Trotsky a, cette fois encore, exagéré. On pourrait compter les adhérents d'après octobre qui occupent des postes dirigeants dans l'armée, la vie économique, l'administration de l'Etat et l'appareil du Parti. Le chiffre qui en résulterait ne serait pas si minime que d'aucuns le croient. Le camarade Trotsky mêle à celle-ci une autre question qui peut se résumer ainsi :

Pendant la période de guerre civile et plus tard, pendant celle du grand changement d'orientation économique, lorsque les forces disponibles du Parti, les vieux aussi bien que les jeunes, furent dirigées sur le front économique, la vie spécifique du Parti s'est rétrécie, son centre de gravité ayant été reporté sur les « travaux pratiques ». Mais cette mesure, nous le répétons, concernait tous les membres du Parti. C'est, nous en convenons, une question très sérieuse, mais qui ne concerne pas, pour le moment, l'objet de notre discussion.

Le camarade Trotsky a donc bien exagéré et est allé plus loin qu'il ne fallait. Mais ses exagérations mêmes sont symptomatique de la stratégie fractionniste dont il use. Cette stratégie vise à mettre en relief les principes du « cours nouveau », dont on veut faire une époque, et à élargir le fossé entre les vieux cadres et les jeunes, en faisant en même temps ressortir ce qu'il y a des « surannés » dans les « vieux cadres ». Là encore nous pouvons observer l'exécution logique de l'ancien « plan » fractionnel.

(A suivre.)

PRAVDA.

GUY TOURETTE

Notre ami, notre compagnon de travail et frère de combat, Guy Tourette, est mort le 5 mars.

Il fut un collaborateur de ce *Bulletin Communiste* qu'il aimait — dans la tâche modeste du secrétaire de rédaction. Il fut « des nôtres » au « Comité pour la reprise des relations internationales », puis au « Comité de la III^e Internationale », puis dans la « gauche » du Parti.

Je l'ai connu en 1915, dans ce Bureau de Merheim qui abrita les premiers conciliabules révolutionnaires pendant la guerre. Les quelques lutteurs dispersés qui se cherchaient alors se trouvèrent dans ce petit local de la Fédération des Métaux où Tourette besognait tenacement.

Merheim, autour duquel nous nous serrions, pliait sous le poids de son travail matériel et de ses responsabilités. Nous le savions prudent, très prudent, lent, très lent à s'avancer ; mais nous pensions que le terrain gagné par lui serait à jamais conservé, et nous le considérions comme un point d'appui inébranlable.

Nous n'étions pas alors assez développés politiquement pour faire la part du pacifisme et celle du révolutionnarisme prolétarien : ce sont des choses que nous n'avons vraiment comprises que deux ans plus tard, avec la révolution russe. Autour de Merheim, nous évoluâmes logiquement vers le bolchevisme tandis que lui, s'obstinant dans le pacifisme petit-bourgeois, se mit en dehors du mouvement révolutionnaire.

Tourette fut de notre petite équipe qui devint tout naturellement, harmonieusement, logiquement communiste. Il était un des éditeurs actifs et obscurs des *Lettres* et brochures du noyau de la *Vie Ouvrière*. Nous fûmes amis et travaillâmes ensemble depuis l'origine de notre amitié : au *Journal du Peuple*, à la *Vérité*, à la *Vie Ouvrière*, à *l'Humanité*, au *Bulletin Communiste*.

Quel bon camarade c'était, quel travailleur modeste et dévoué, et intègre, quel ami ! Il était « l'homme sûr » par excellence, celui dont on sait, dont on dit sans même le consulter : il est avec nous. Il est mort à quarante ans, mais il avait l'âme pure comme celle d'un enfant. Il était bon et généreux, toujours prêt à rendre service, de caractère faible pour ce qui le touchait personnellement mais de volonté inébranlable dans ses convictions. Nous l'appelions « Toutou », en mettant dans ce diminutif caressant toute notre confiance et notre tendresse...

Après le Congrès de Paris, il fit le voyage de Moscou, le pèlerinage en terre sainte avec ses amis René et Boris. Quel bonheur ce fut pour lui ! Quelle douleur pour nous maintenant de nous rappeler les incidents du voyage et du séjour, ses étonnements, ses joies, les tours que nous lui jouions... Il est mort avec la vision des images moscovites devant ses yeux, car il avait orné les murs de sa chambre avec ces souvenirs du beau voyage.

Il est mort et nous voici le pleurant, notre Guy, notre Toutou, avec Geneviève Tourette et ses trois petits enfants qui deviennent nos enfants.

Pauvre Toutou ! Cher ami ! Adieu.

Boris SOUVARINE.

Sur les Paysans russes

La principale question de l'économie et de la politique russes est celle de la « liaison » entre la ville et la campagne. Nous l'avons déjà traitée ici. A propos de légendes qui couraient en Russie au sujet de son opinion sur cette question fondamentale, Trotsky a publié dans la Pravda du 6 décembre dernier, l'intéressant article que nous reproduisons ci-dessous.

Plusieurs fois déjà durant ces derniers mois, des camarades m'ont demandé en quoi consistent exactement mes points de vue sur la paysannerie et en quoi ils se distinguent de ceux de Lénine. D'autres m'ont posé la question d'une façon plus précise et plus concrète : est-il vrai — m'ont-ils demandé — que vous sous-estimez le rôle de la paysannerie dans notre développement économique et, par là même, ne donnez pas une importance suffisante à l'alliance économique et politique entre le prolétariat et la paysannerie ? De telles questions m'ont été posées oralement et par écrit.

— Mais où avez-vous pris cela — demandai-je, étonné — sur quels faits basez-vous vos questions ? — Nous n'avons pas de faits — me répondit-on — mais des bruits courants...

Tout d'abord je n'attachai pas une grande importance à ces conversations. Mais une nouvelle lettre que je viens de recevoir sur ce sujet m'a fait réfléchir. D'où peuvent provenir ces bruits ? Et, tout à fait par hasard, je me suis ressouvenu que des bruits de ce genre couraient en Russie il y a quatre ou cinq ans.

On disait alors tout simplement : Lénine est pour le paysan, Trotsky contre... Je me mis alors à rechercher les articles parus sur cette question : le mien, du 7 février 1919 dans les *Izvestia*, et celui de Lénine, du 15 février, dans la *Pravda*. Lénine répondait directement à la lettre du paysan Goulou qui racontait que « le bruit court que Lénine et Trotsky ne s'accordent pas, qu'il existe entre eux de fortes divergences de vue au sujet précisément du paysan moyen ».

Dans ma lettre, j'expliquai le caractère général de notre politique paysanne, notre attitude envers les gros bonnets campagnards (*koulaki*), les paysans moyens, les paysans pauvres, et concluai ainsi : *Il n'y a eu et il n'y a aucune divergence de vue sur ce sujet dans le pouvoir soviétiste. Mais les contre-révolutionnaires, dont les affaires vont de plus en plus mal, n'ont plus pour unique ressource que de tromper les masses laborieuses et de leur faire accroire que le Conseil des Commissaires du Peuple est déchiré de dissensions intérieures.*

Dans son article qu'il publia une semaine après ma note, Lénine disait entre autres : « Trotsky déclare que les bruits qui courent sur des divergences de vue entre lui et moi (dans la question de la paysannerie) sont le mensonge le plus monstrueux et le plus impudent répandu par les grands propriétaires fonciers, les capitalistes et leurs auxiliaires bénévoles ou non. De mon côté,

je m'associe entièrement à la déclaration de Trotsky. »

Néanmoins, ces bruits, on le voit, sont difficiles à déraciner. Qu'on se souvienne du proverbe français : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ». Maintenant, certes, ce n'est pas des propriétaires fonciers et des capitalistes que des bruits de ce genre peuvent faire le jeu, car le nombre de ces honnêtes gens a considérablement diminué depuis 1917. Par contre, nous avons maintenant le *neputat* et, à la campagne, le marchand et le *koulak*. Il est incontestable qu'ils ont intérêt à semer le trouble et la confusion à propos de l'attitude du Parti communiste envers la paysannerie.

C'est précisément le *koulak*, le revendeur, le nouveau marchand, le courtier urbain qui cherchent à se mettre en liaison étroite avec le paysan producteur de blé et acheteur des produits industriels, et s'efforcent d'vincer les organes du pouvoir soviétiste. C'est sur ce champ précisément que se livre actuellement la bataille principale. Ici aussi, la politique sert les intérêts économiques. Cherchant à se lier avec le paysan et à gagner sa confiance, l'intermédiaire privé accueille évidemment volontiers et répand les vieux mensonges des seigneurs terriens d'autrefois — avec un peu plus de prudence seulement parce que, depuis lors, le pouvoir soviétiste est devenu plus fort.

L'article bien connu de Lénine intitulé : *P plutôt moins, mais mieux*, donne un tableau clair, simple et en même temps définitif de l'interdépendance économique du prolétariat et de la paysannerie, ou de l'industrie étatique et de l'agriculture. Il est inutile de rappeler ou de citer cet article que tout le monde a présent à la mémoire. La pensée fondamentale en est la suivante. Pendant les années prochaines, il nous faut adapter l'Etat soviétiste aux besoins et à la force de la paysannerie, tout en lui conservant son caractère d'Etat *ouvrier* ; il nous faut adapter l'industrie soviétiste au marché paysan d'une part, et à la capacité imposable de la paysannerie, de l'autre, tout en lui conservant son caractère d'industrie *étatique*, c'est-à-dire socialiste. De cette façon seulement, nous ne détruirons pas l'équilibre dans notre Etat soviétiste, tant que la révolution ne détruira pas l'équilibre dans les pays capitalistes. Ce n'est pas la répétition à tout propos du mot « liaison », mais l'adaptation effective de l'industrie à l'économie rurale qui pourra résoudre véritablement la question capitale de notre économie et de notre politique.

Nous arrivons ici à la question des « ciseaux ». L'adaptation de l'industrie au marché paysan nous impose en premier lieu la tâche d'abaisser le plus possible le prix de revient des produits industriels. Mais le prix de revient dépend non seulement de l'organisation du travail dans une usine donnée, mais aussi dans l'organisation de l'industrie étatique tout entière, des transports, des finances, de l'appareil commercial de l'Etat. S'il existe un manque de proportion entre les différentes parties de notre industrie, c'est parce que l'Etat a un énorme capital mort qui pèse sur toute l'industrie et augmente le prix de chaque

archine d'indienne, de chaque boîte d'allumettes. Si les différentes parties de notre industrie étatique (charbon, métaux, machines, coton, tissus, etc.) ne concordent pas les unes avec les autres, non plus qu'avec les transports et le crédit, les dépenses de production comprendront également les frais pour les branches les plus développées de l'industrie et le résultat final sera déterminé par les branches les moins développées. La crise actuelle de la vente est un rude avertissement que nous donne le marché paysan : au lieu de bavarder sur la « liaison », réalisons-la.

En régime capitaliste, la crise est le moyen naturel et, en fin de compte, unique, de régularisation de l'économie, c'est-à-dire de réalisation de l'accord des différentes branches de l'industrie entre elles et de la production totale avec la capacité du marché. Mais dans notre économie soviétique — intermédiaire entre le capitalisme et le socialisme — les crises commerciales et industrielles ne sauraient être reconnues comme un moyen normal ou même inévitable d'accord entre les parties de l'économie nationale. La crise emporte, anéantit ou disperse une certaine partie de l'avoir de l'Etat et une partie de cette partie tombe entre les mains de l'intermédiaire, du revendeur, en un mot, du capital privé. Comme nous avons reçu en héritage une industrie extrêmement désorganisée et dont, avant la guerre, les différentes parties se desservaient mutuellement dans des proportions tout autres qu'il ne le faut maintenant, grande est la difficulté d'accorder entre elles les différentes parties de l'industrie de façon que cette dernière soit, par l'intermédiaire du marché, adaptée à l'économie paysanne. Si nous nous en remettons uniquement à l'action des crises pour effectuer la réorganisation nécessaire, ce serait donner tous les avantages au capital privé qui, déjà, s'interpose entre nous et la campagne, c'est-à-dire le paysan et l'artisan (1).

Le capital commercial privé réalise maintenant des bénéfices considérables. Il se contente de moins en moins des opérations d'intermédiaires. Il tente d'organiser le producteur ou de prendre à ferme des entreprises industrielles à l'Etat. En d'autres termes, il recommence le processus de l'accumulation primitive, tout d'abord dans le domaine commercial, puis dans le domaine industriel. Il est évident que chaque insuccès, chaque perte que nous éprouvons est un profit pour le capital privé : tout d'abord parce qu'elle nous affaiblit, et ensuite parce qu'une partie de cette perte tombe entre les mains du nouveau capitaliste.

De quel instrument disposons-nous pour lutter avec succès contre le capital privé dans ces conditions ? Existe-t-il un tel instrument ? Oui, et cet instrument, c'est la méthode, le *plan* dans nos rapports avec le marché et l'accomplissement des tâches économiques. L'Etat ouvrier a entre ses mains les forces productives fondamentales de l'industrie et les moyens de transport et de crédit. Nous n'avons pas besoin d'attendre qu'une crise partielle ou générale dévoile le manque de coordination des différents éléments de notre économie. Nous pouvons ne pas jouer à l'aveuglette, car nous avons entre les mains les principales

cartes du jeu du marché. Nous pouvons et devons de mieux en mieux apprécier les éléments fondamentaux de l'économie, prévoir leurs rapports mutuels futurs dans le processus de la production et sur le marché, accorder entre elles quantitativement et qualitativement toutes les branches de l'économie et adapter l'ensemble de l'industrie à l'économie rurale. C'est là la façon véritable de travailler à la réalisation de la « liaison ».

Eduquer le village est chose excellente. Mais la charrue, l'indienne, les allumettes à bon marché n'en sont pas moins la base de la « liaison ». Le moyen d'abaisser le prix des produits de l'industrie, c'est d'organiser cette dernière en conformité avec le développement de l'agriculture.

Dire : « Tout dépend de la « liaison » et non du *plan* de l'industrie », c'est ne pas comprendre l'essence même de la question, car la « liaison » ne pourra être réalisée que si l'industrie est rationnellement organisée, dirigée selon un plan déterminé. C'est là le seul moyen d'arriver au but.

La bonne organisation du travail de notre « Commission du plan » (*Gosplan*) est le moyen direct et rationnel d'aborder avec succès la solution des questions touchant à la liaison — non pas en supprimant le marché, mais sur la base du marché (1). Cela, le paysan ne le comprend pas encore. Mais tout communiste, tout ouvrier avancé doit le comprendre. Tôt ou tard, le paysan sentira la répercussion du travail du *Gosplan* sur son économie. Cette tâche, il va de soi, est très compliquée et extrêmement difficile. Elle demande du temps, un système de mesures de plus en plus précises et décisives. De la crise actuelle, il faut que nous sortions plus sages.

Le relèvement de l'agriculture n'est évidemment pas moins important. Mais il s'effectue d'une façon beaucoup plus spontanée et, parfois, dépend beaucoup moins de l'action de l'Etat que de celle de l'industrie. L'Etat ouvrier doit venir en

le aux paysans par l'institution du crédit agricole et de l'aide agronomique, de façon à lui permettre d'exporter ses produits (blé, beurre, viande, etc.) sur le marché mondial. Néanmoins, c'est principalement par l'industrie que l'on peut agir directement, sinon indirectement, sur l'agriculture. Il faut fournir à la campagne des instruments et machines agricoles à des prix abordables. Il faut lui donner des engrais artificiels, des objets d'usage domestique à bon marché. Pour organiser et développer le crédit agricole, l'Etat a besoin de fonds de roulement élevés. Pour qu'il puisse se les procurer, il faut que son industrie lui donne des bénéfices, ce qui est impossible si ses parties constitutives ne sont pas accordées rationnellement entre elles. Telle est la façon pratique véritable de travailler à la réalisation de la liaison entre la classe ouvrière et la paysannerie.

Pour préparer politiquement cette liaison, et en particulier pour réfuter les faux bruits qui se font jour par l'intermédiaire de l'appareil commercial privé, il faudrait un véritable journal paysan. Que signifie en l'occurrence « véritable » ?

(1) Pour éviter les interprétations erronées, je dirai que la question ne dépend pas uniquement du *Gosplan*. Les facteurs et les conditions dont dépend le marché de l'industrie et de toute l'économie se comptent par dizaines. Mais ce n'est qu'avec un *Gosplan* solide, compétent, travaillant sans relâche, qu'il sera possible d'apprécier comme il convient ces facteurs et conditions et de régler en conséquence toute notre action.

(1) Jusqu'à l'instauration définitive de l'économie socialiste, nous aurons encore, il va de soi, beaucoup de crises. Il s'agit d'en réduire le nombre au minimum et de rendre chacune d'elles le moins douloureuse possible.

Un journal qui arriverait au paysan, qui lui serait compréhensible et qui le rapprocherait de la classe ouvrière. Un journal tirant à cinquante ou à cent mille exemplaires sera peut-être un journal où l'on parlera de la paysannerie, mais pas un journal paysan, car il n'arrivera pas jusqu'au paysan, il sera intercepté en chemin par nos innombrables « appareils » qui en prendront chacun un certain nombre de numéros à leur usage. Il nous faut un journal paysan hebdomadaire (un quotidien serait trop cher et nos moyens de communication n'en permettraient pas la livraison régulière), tirant la première année à deux millions d'exemplaires environ. Ce journal ne doit pas instruire le paysan ni lui lancer des appels, mais lui raconter ce qui se passe en Russie soviétiste et à l'étranger, principalement sur ce qui le touche directement. Le paysan d'après la révolution prendra très rapidement goût à la lecture si nous savons lui donner le journal qui lui convient. Ce journal, dont le tirage croîtra de mois en mois, assurera pour les

premiers temps une communication hebdomadaire tout au moins de l'Etat soviétiste avec l'immense masse rurale. Mais la question du journal elle-même nous ramène à celle de l'industrie. Il faut que la technique de l'édition soit parfaite. Le journal paysan doit être exemplaire non seulement au point de vue de la rédaction, mais encore au point de vue typographique, car ce serait une honte d'envoyer chaque semaine aux paysans des échantillons de notre négligence urbaine.

Voilà tout ce que je puis répondre en ce moment aux questions que l'on m'a posées au sujet de la paysannerie. Si ces explications ne satisfont pas les camarades qui se sont adressés à moi, je suis prêt à leur en donner de nouvelles plus concrètes avec des données précises tirées de l'expérience de nos six dernières années de travail. Car cette question est d'une importance capitale.

L. TROTSKY.

L'Opinion des Militants

Communistes et Travailleurs

Puisque dans le *Bulletin*, il est maintenant admis que l'examen objectif des problèmes soit mélangé à la bataille polémique entre militants, il faut nécessairement admettre que la discussion puisse s'instituer. Il serait trop aisé à notre camarade Souvarine d'avoir raison s'il était le seul à parler et à écrire. Qui a confiance dans la valeur de ses propres arguments ne saurait craindre la contradiction. Il ne s'agit pas ici de liberté de discussion absolue. Remettre sans cesse en question les bases mêmes du communisme serait vouer le Parti à la stérilité. Il s'agit de liberté de discussion communiste.

Que signifie l'accession au pouvoir du Labour Party ?

La bourgeoisie anglaise se trouve en présence de problèmes d'après-guerre qu'elle n'est pas parvenue à résoudre :

1° Crise intérieure de chômage comme conséquence de la difficulté d'exportation résultant de la baisse des changes des nations-clients ;

2° Mouvement autonomiste des Dominions et agitation des colonies en vue de leur indépendance. Question d'Irlande ;

3° Recul de l'impérialisme britannique devant l'impérialisme français en train d'assurer son hégémonie industrielle sur le continent par la mainmise sur la Ruhr.

En régime capitaliste, la crise de chômage anglaise ne peut être résolue que par la recherche de nouveaux débouchés. La Russie Soviétique peut devenir un immense débouché. L'extrémisme capitaliste des conservateurs à la Curzon a dû abandonner au moins provisoirement l'espoir d'étrangler la Révolution russe. Le capitalisme mercantile et libre-échangiste de Lloyd George a intérêt à conquérir des débouchés en Russie et espère par la politique du commerce international miner les Soviets par l'intérieur.

En faisant reconnaître, avec toutes sortes de

restrictions, les Soviets par le gouvernement travailliste, les libéraux (Asquith et Lloyd George) servent les intérêts de la fraction capitaliste qu'ils représentent et se gardent pour plus tard les mains libres contre les Soviets.

Pour calmer les Dominions en mal d'autonomie, les colonies et l'Irlande en mal d'indépendance, la bourgeoisie anglaise a tout intérêt à jouer de l'illusion travailliste. Le veto des libéraux qui sont partie constitutive de la majorité parlementaire actuelle saura toujours empêcher les ministres travaillistes qui n'en ont guère envie, d'aller trop loin.

Les impérialismes français et britanniques ne peuvent ni s'accorder car ils sont en rivalité partout dans le monde, ni rompre car aucun d'eux n'est assez fort pour accepter maintenant la guerre qui serait la conséquence de la rupture.

Une seule solution est possible : un compromis sur la base duquel se développera la rivalité franco-britannique.

Notamment en ce qui concerne la Ruhr, le compromis franco-britannique ne peut être conclu ni par le Bloc national en France, ni par les libéraux et les conservateurs en Angleterre, tous esclaves de leurs positions politiques antérieures d'extrême intransigeance.

Les deux impérialismes cherchent à conclure le compromis de la Ruhr sous le couvert des travaillistes anglais et du Bloc des gauches français auquel participeront les socialistes.

Travailleurs et socialisme c'est le paravent, le décor. Dans la coulisse ce sont les capitalismes nouveaux qui se réservent pour plus tard la plus entière liberté d'action.

L'accession des travaillistes au pouvoir est une défaite de la bourgeoisie anglaise en ce sens qu'elle ne peut plus résoudre directement les problèmes qui sont devant elle.

L'accession des travaillistes au pouvoir est une victoire de la bourgeoisie anglaise en ce sens que pour mater la classe ouvrière, l'Irlande, les Domi-

nions et les colonies ainsi que pour conclure le compromis de la Ruhr, elle se sert des dirigeants ouvriers du Labour Party comme d'un instrument.

L'accession des travaillistes au pouvoir est un pas vers la victoire du prolétariat dans la mesure où la classe ouvrière, aidée par les communistes, saura se débarrasser de l'illusion travailliste.

Pour cela : front unique mais selon les méthodes de l'Internationale. C'est-à-dire parallèlement : critique impitoyable des travaillistes et en même temps propositions d'action en commun. C'est cela que la minorité du C.D. a réclamé et c'est cela que la majorité du C.D. n'a pas voulu.

Certes, en ce moment, sous la pression de la minorité et de l'Internationale, un changement d'attitude est en train de s'opérer. Et c'est heureux !

Mais la majorité a laissé imprimer dans l'*Humanité* que nous soutiendrions le gouvernement travailliste de toutes nos forces, quelle que soit la politique qu'il fasse ; la majorité a laissé l'*Humanité* se faire trop longtemps alors qu'il fallait dénoncer la politique coloniale scandaleuse des travaillistes ainsi que leur impuissance parlementaire et leur dépendance vis-à-vis des libéraux ; la majorité a laissé présenter la politique travailliste comme une politique « séparée », séparée de celle de Poincaré, mais ne servant pas les intérêts de l'impérialisme britannique ; la majorité a laissé croire qu'une politique prolétarienne efficace peut être menée si Mac Donald sait liquider dans la bureaucratie d'Etat quelques situations individuelles alors que c'est l'appareil de l'Etat bourgeois qu'il faut briser pour y substituer l'appareil de l'Etat prolétarien.

La majorité a accepté l'envoi d'une lettre au Labour Party ne contenant aucune proposition d'agitation en commun en vue d'une action commune.

On a critiqué avec juste raison la politique du front unique qui se bornerait à l'envoi d'une lettre ouverte aux réformistes. Nous sommes tellement d'accord sur cette critique que toujours nous avons lutté toute l'année dernière pour que nos propositions soient soutenues par la presse, le meeting et le tract et que parfois nous ayons réussi à obtenir la mise en pratique de ces méthodes.

Aujourd'hui, il ne s'agit même plus de lettre ouverte ; il s'agit d'un texte confidentiel qui n'est publié nulle part : c'est la tactique de la lettre entr'ouverte, entr'ouverte pour quelques initiés.

Je me borne aux critiques les plus importantes. Aujourd'hui qu'on commence à changer de méthode, on le fait en cognant sur les camarades qui d'accord avec l'Internationale ont montré la voie. Nous ne comprenons rien, paraît-il, à la tactique du front unique. Ce qui nous console, c'est que du côté de Rosmer et de Souvarine on a fait la même critique à Lozovsky et à Zinoviev. Nous ne comprenons rien à la tactique du front unique parce que nous avons jadis parlé de la « volaille à plumer ».

Je fais observer :

1° Que nous avons parlé de la « volaille à plumer » à un moment où il ne s'agissait pas de réaliser le front unique mais de faire comprendre à l'intérieur du Parti, que cette tactique n'avait rien d'opportuniste ;

2° Que cette expression fut transportée de l'in-

térieur du Parti à l'extérieur par le futur résistant Victor Méric qui cherchait à s'en faire une arme contre les vrais communistes ;

3° Qu'un communiste ne saurait être gêné par cette expression pour réaliser le front unique. Il est facile d'expliquer aux ouvriers même devant ses chefs réformistes que les chefs qui ne serviront pas jusqu'au bout le prolétariat perdront des plumes dans l'action ouvrière commune et que nous, communistes, nous n'avons pas peur de l'expérience de la lutte.

J'ai souvent vérifié que les ouvriers même non communistes comprennent très bien ce langage. Evidemment, ceux qui limitent le monde aux quatre murs d'une salle de rédaction ne comprennent rien à cela. La tactique du front unique n'est pas une tactique de salle de rédaction ; elle est un moyen de mobiliser autour des communistes les masses ouvrières arrachées par eux aux illusions réformistes.

A. TREINT.

Le Secrétariat du Parti nous interdit la moindre rectification des assertions inexactes de l'auteur du précédent article et le moindre commentaire de ses affirmations anticomunistes sur la « volaille à plumer ».

Par discipline, nous nous inclinons naturellement.

Mais nous estimons que cette conception de la discussion imposée par le B. P. est absolument contraire à l'intérêt du Parti et de l'Internationale, et nous en appellerons à la prochaine assemblée du Parti.

Ce n'est pas cela, mais pas cela du tout, que l'Internationale a entendu et défini par la discipline.

Quant à nous, nous préférons ne jamais écrire s'il était interdit à un contradictoire de notre Parti de nous répondre.

Ceux qui ont peur de la critique communiste se disqualifient eux-mêmes.

B. S.

A la veille de la Révolution (*)

Parmi les Russes de Londres

Par suite de l'afflux des émigrés venus soit de Belgique, soit de France où, en tant que mobilisables, ils étaient en butte aux vexations du gouvernement, l'émigration russe avait considérablement augmenté pendant la guerre. Elle s'était morcelée en une série de groupements politiques ayant leur siège à la « Maison du Peuple » K. Marx, dans la rue Charlotte, où se trouvait également le « cercle » sans-parti *Hersen*.

Notre organisation me demanda un rapport sur la situation en Russie. Ma relation de la grande grève de 1914 à Saint-Petersbourg et des événements des premiers mois de la guerre suscita un vif intérêt et je dus la refaire plusieurs fois aux assemblées des différentes sections.

Vivant dans les environs de Londres, j'étais, par les journaux et les conversations, à même de me rendre compte de l'habileté de la bourgeoisie anglaise à travailler l'opinion publique. Pour justifier la création d'une armée de terre, elle alléguait son manque de préparation à la guerre, argument qu'employait également Lloyd George pour démontrer le pacifisme du gouvernement britannique. La presse tout entière exploitait à merveille les raids des escadrilles aériennes et des navires allemands sur la capitale et les côtes de l'Angleterre pour semer parmi la population la haine des Allemands.

Grâce à la politique d'« union sacrée » préconisée par les dirigeants des trade-unions et à l'esprit de conciliation manifesté par le gouvernement et les industriels envers les ouvriers, le mouvement gréviste avait considérablement décliné. Néanmoins, en été 1915, je fus témoin d'une série de grèves. Les ouvriers de notre usine, entre autres, réclamèrent une augmentation de salaire d'un penny par heure, à laquelle le directeur dut consentir. Comme j'avais réussi auparavant à obtenir personnellement une augmentation d'un penny, ma paye se trouva élevée à un shilling deux pence. Grâce au bon marché de la vie en Angleterre, je parvins très rapidement à renouveler mon linge et ma garde-robe, fortement éprouvés au cours de mes voyages, et commençai à économiser de l'argent pour retourner en Russie faire de l'action clandestine.

À la demande des camarades russes et anglais, j'écrivis un article sur la situation en Russie. J'en fis quatre copies, dont une fut remise aux camarades anglais et les autres expédiées en Norvège, en Suisse et en Amérique. Cet envoi eut un résultat tout à fait inattendu. J'étais sans m'en douter, sous la surveillance de la police qui me dépêcha un de ses agents.

Un jour, je venais de rentrer chez moi, mon travail terminé, lorsque ma propriétaire me pria de passer au salon où un jeune homme m'attendait. Après nous avoir présentés, elle sortit précipitamment, ferma la porte et nous laissa seuls. Mon visiteur, un Anglais soigneusement mis, l'air d'un intellectuel, commença par s'excuser et déclara qu'il était chargé par ses chefs de me surveiller et de savoir qui j'étais. L'ovais, dit-il, écrit un article qui l'intéressait fort et dont deux exemplai-

res envoyés en Suisse et en Norvège avaient été saisis par la censure militaire. (J'en conclus que le troisième, destiné à l'Amérique, avait passé inaperçu.) Les extraits de cet article, qu'on lui avait communiqués, lui avaient permis de constater qu'il était dirigé contre le tsar et contre la guerre. Je confirmai la chose et lui demandai si, par hasard, le gouvernement anglais entendait assumer la défense du tsar. Mon interlocuteur fronça les sourcils, déclara néanmoins qu'il ne le pensait pas et, au cours d'un entretien d'une demi-heure, s'efforça de me démontrer que le gouvernement britannique méritait toute confiance. Je protestai contre la saisie de mes manuscrits et demandai qu'on me les rendit ou qu'on me fit connaître officiellement la raison de leur saisie. Le policier me répondit que, conformément à la loi sur la défense du royaume, la censure militaire avait le droit de saisir ce qu'elle jugeait nécessaire sans avoir à donner d'explications. J'intentai alors une action en dommage et intérêts à l'administration des postes qui, alors que j'étais déjà en Suède, m'avisait que ma correspondance avait été arrêtée par la censure militaire.

À Wembley, je fis la connaissance de L. Mertens qui, considéré comme Allemand, y demeurait sous la surveillance de la police. Né en Russie de parents allemands, il avait pris part au mouvement révolutionnaire et avait été de ce chef expulsé en Allemagne où il avait fait deux années de service militaire, après quoi il était parti pour l'Angleterre, où il s'était mis à travailler à différentes inventions pour la révolution russe. Au début de la guerre, il était ingénieur-constructeur dans une usine de moteurs, mais en été 1915, une violente campagne ayant été menée contre lui par ses collègues, sous prétexte qu'il était Allemand, le directeur, pour ne pas être taxé d'antipatriotisme, avait consenti à le renvoyer. Mertens était resté sans travail avec une femme et un enfant sur les bras, espionné et haï de tous les petits-bourgeois de sa localité et n'entretenant de relations qu'avec les camarades de la colonie russe. Grâce à de nombreuses démarches et à son origine semi-russe, il parvint néanmoins, dans la suite, à quitter l'Angleterre et à s'embarquer pour New-York.

À Londres, je rencontrai le littérateur Stanislas Sokolov (Volsky), ancien agitateur bolchevik, qui alors donnait des leçons pour vivre et tournait au patriotisme. C'était un militant de valeur et sa défection m'attristait profondément. J'eus avec lui de longues discussions, j'allai spécialement le voir à Brighton pour essayer de le faire revenir de son erreur et de le remettre dans la bonne voie, mais mes efforts furent vains.

Des autres militants et littérateurs fixés à Londres, les plus marquants étaient Kerjentsev, le Lithuanien Kapsoukas, les Lettons Berzine et Peters, Tchitchétine, qui avait rompu avec le menchevisme, et Pétrov, qui s'était affilié au Parti Socialiste anglais et y était devenu bolchevik. Les « liquidateurs », parmi lesquels Maslky, étaient également assez nombreux.

Vers le milieu de l'été, nous fûmes avisés que Boukharine allait partir de Suisse avec sa femme et passer par la France et l'Angleterre. Le jour

(*) Voir les numéros 52 (année 1923) et 2, 4, 6, 7, 9 et 10 du *Bulletin*.

de son arrivée à Londres, Litvinov et moi décidâmes d'aller l'attendre à la sortie du train, persuadés que nous arriverions à le trouver, quoique ni l'un ni l'autre ne l'eussions encore vu. La gare était bondée de soldats partant pour le front et accompagnés de leurs parents et amis. Un train arrive : il en sort des centaines de voyageurs, que nous examinons attentivement, mais parmi lesquels nous ne découvrons aucun Russe. Enfin, nous apercevons un couple à l'air complètement déçus, jetant de côté et d'autre des regards indécis. Ce ne pouvait être que les Boukharine. Sans hésiter, nous les abordons et leur adressons la parole en russe. Nous ne nous étions pas trompés, c'étaient bien eux. Nos camarades se montrèrent fort étonnés que nous les eussions découverts parmi des centaines de voyageurs. La chose était pourtant bien simple : leurs regards inquiets, leur air effaré et surtout les paquets qu'ils portaient sous le bras ne pouvaient laisser de doute sur leur nationalité. Nous les emmenâmes à Wembley, où ils furent hébergés chez Mertens, Boukharine, qui voyageait avec un faux passeport au nom d'un juif, avait eu à subir de nombreuses vexations de la part des antisémites français et anglais. Quand il repartit d'Angleterre avec sa femme, je confiai à cette dernière plusieurs commissions pour la Russie. Malgré d'innombrables vicissitudes, nos amis parvinrent heureusement à Stockholm, où Boukharine s'arrêta, tandis que sa compagne continuait son voyage jusqu'en Russie.

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais l'intention de regagner la Russie pour y organiser un service de transport et de liaison illégal. Les dirigeants de notre organisation bolcheviste à Londres s'intéressèrent vivement à mon plan. Comme il me fallait des fonds, Litvinov liquida l'avoir du cercle et du groupe et en retira 1.000 shillings, qui furent affectés à mon entreprise. En août, j'étais prêt à partir, mais il y avait quelques formalités à remplir. Le passeport étranger que j'avais obtenu du consul français à Stockholm n'était pas valable pour le retour en Suède. Je résolus alors d'utiliser mon vieux passeport délivré en 1907 par le *starosta* de Mourom. J'y joignis ma photographie et me rendis au consulat russe. Ma « sympathique » physionomie n'inspira aucun soupçon et l'on m'accorda sans difficulté l'autorisation de quitter l'Angleterre. Je n'avais plus qu'à prendre mon billet et à m'embarquer. Quoique j'eusse le visa direct pour la Russie, je n'utilisai mon passeport que pour la sortie d'Angleterre, jugeant plus prudent de ne pas rentrer dans mon pays avec un tel document.

Après avoir fait mes adieux aux camarades, je pris le train pour Newcastle. Le soir même, j'étais à l'embarcadère. Parqués au dépôt des marchandises, les passagers attendaient le moment de monter sur le bateau. Parmi eux, je remarquai un grand nombre de Russes, entre autres des prisonniers de guerre qui s'étaient enfuis d'Allemagne par la Hollande. Le contrôle militaire anglais arriva pour vérifier les documents. Il me fallut m'occuper des prisonniers, car le guide qui leur avait été adjoint par le consulat avait disparu et, ne connaissant pas la langue, ils se trouvaient dans un grand embarras. Je les débrouillai de mon mieux. Contrôleurs et douaniers examinaient soigneusement les passeports, les bagages et jusqu'aux porte-monnaie des voyageurs, tout cela sans se presser et en échangeant des plaisanteries. Les entretiens roulaient presque exclusivement sur la hausse des prix : de

la guerre elle-même, pas un mot. Je liai conversation avec un employé qui parlait le français et dont je tirai plusieurs renseignements intéressants sur l'industrie de la région, la situation des ouvriers, etc. J'appris entre autres que, la nuit précédente, un zeppelin était venu lancer des bombes dans une localité des environs où plusieurs maisons avaient été détruites. Mon interlocuteur me fit l'amabilité de ne pas visiter mes bagages et, grâce à lui, je pus pénétrer sur le bateau bien avant les autres.

A minuit, nous levâmes l'ancre. Les passagers étaient dans leurs cabines. Le matin, on nous permit de monter sur le pont, car nous étions déjà loin des côtes d'Angleterre. Tout le monde avait une peur effrayable des mines, sous-marins et navires de guerre allemands. L'équipage expliquait à chacun de nous vers quelle chaloupe il devait se diriger en cas de danger. La moindre tache sombre sur l'eau, la plus légère fumée à l'horizon suffisait pour alarmer les passagers. Le navire allait lentement, à une moyenne de 9 ou 10 nœuds. L'immense plaine moutonnée semblait peuplée de monstres menaçants guettant leur victime derrière chaque crête de vague et versait dans les cœurs la crainte et l'angoisse.

Je liai conversation avec les militaires russes qui s'étaient enfuis d'Allemagne. Tous sous-officiers, ils relataient avec fierté leurs exploits et les difficultés de leur évasion. A Londres, un prince de la famille des Romanov leur avait donné à chacun une montre à bracelet, mais de si mauvaise qualité que quelques-unes déjà n'allaient plus. Nous parlâmes de la guerre. Les épreuves qu'ils avaient endurées les avaient rendus hostiles aux Allemands. Curieux de connaître leur opinion, je leur demandai pourquoi, à leur avis, on se battait. Apparemment, ils avaient déjà réfléchi à cette question, car pour la plupart ils me déclarèrent sans hésiter que la Russie était intervenue pour défendre la France, qu'il fallait empêcher les Allemands de mettre la main sur notre pays, etc. Je leur donnai à lire quelques-unes de mes publications et leur expliquai le caractère véritable de la guerre, mais cela incidemment au cours de nos entretiens et sans avoir l'air de faire de la propagande. Aussi ne leur inspirai-je aucune méfiance et, à notre arrivée en Norvège, nous nous séparâmes amicalement en nous donnant nos adresses. Nous mîmes presque deux jours pour aller jusqu'à Bergen. De là, je refis en sens inverse la route menant à Christiania. Je pris un train de jour pour avoir la possibilité d'admirer le paysage.

A Christiania, je vis Kollontaj qui collaborait déjà activement au travail des bolcheviks, aidait à l'organisation de la liaison, etc. Il s'était fondé dans la capitale de la Norvège une *Union des ouvriers russes*, qui était une sorte de club politique. Et je dus constater une fois de plus ce que j'avais déjà vu si fréquemment : dès que les Russes créaient une organisation quelconque, c'était immédiatement des scissions, des intrigues, des fractionnements, des manœuvres de toute sorte. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à me débarrasser des importuns et des intrigants qui voulaient me faire l'arbitre de leurs démêlés. **A. CHLIAPNIKOV.**

Le Gérant : VANDEPUTTE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123 rue Montmartre, 123 Paris (2^e)
Georges Dangon, directeur.